

République algérienne démocratique et populaire
Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique
Centre universitaire d'Aflou



ISSN: 2571-9785

Institut des lettres et des langues
Département de français

Revue Langue et lettres françaises

Revue nationale et académique.
Editée par le département de français.
Centre universitaire d'Aflou.



Numéro : 02
Décembre 2017

Centre universitaire d'Aflou
BP 306 Aflou

Revue Langue et lettres françaises

Éditée par le département de langue et littérature françaises.
Centre universitaire d'Aflou.

Président d'honneur :

Dr. Abdelkrim Tahari
Directeur du centre universitaire d'Aflou

Directrice de la revue/responsable de la publication

Mme Amina Narimane Mazari
Chef du département de langue et littérature françaises

Rédacteur en chef :

Dr. Salah Haddab

Le comité de rédaction :

Dr. Salah Haddab. Mlle Adda Fatima
salah.haddab@hotmail.com

Comité scientifique :

- Pr. Belabbès Missouri, université de Sidi Bel Abbès.
- Pr Foudil Dahou, université de Ouargla.
- Pr Abdelouahab Dakhia, université de Biskra.
- Pr Ali Kherbache, université d'Annaba.
- Dr. Salah Haddab, centre universitaire d'Aflou.
- Dr. Salah Faïd, université de M'sila.
- Dr. Aymen Hamdaoui, université d'El Tarf.
- Dr. Mohamed Grazib, université de Saïda.
- Dr. Samira Souilah, université d'Annaba.
- Dr. Hazar Maïche, université d'Annaba.
- Dr Nouredine Bahloul, université de Guelma.
- Dr Ameer Lahoual , université de Djelfa.
- Dr. Chihab Besra, université de Médéa.

Comité de lecture :

- M. Fouad Boumédiène, centre universitaire d'Aflou.
- M. Tayeb Khencha, université de Laghouat.
- Dr. Salah Haddab, centre universitaire d'Aflou.
- Dr. Salah Faïd, université de M'sila.
- Mme Amina Narimane Mazari, centre universitaire d'Aflou.
- Dr. Samira Souilah, université d'Annaba.
- M. Lamine Hidouci, université de Tébessa.
- Dr. Hazar Maïche, université d'Annaba.
- Mlle Adda Fatima, centre universitaire d'Aflou.
- Dr. Mohamed Grazib, université de Saïda.
- M. Amine Chaami, centre universitaire d'Aflou.
- M. Ameer Naïb, Université de Médéa.
- M. Hakim Benferhat, Université de Tiaret.

Consignes aux auteurs :

La revue *Langue et lettres françaises* est éditée par le département de français du centre universitaire d'Aflou. Elle est destinée à tous les enseignants chercheurs et chercheurs dans le domaine de la langue et la littérature françaises, en plus d'être publié en deux langues : le français et l'anglais. Nous invitons tous les jeunes chercheurs et les enseignants universitaires à nous soumettre leurs articles en respectant les consignes suivantes :

1-L'article doit être inédit et ne pas avoir été proposé à d'autres publications. Un seul article ne peut avoir plus de deux auteurs.

2-Les articles doivent être rédigés soit en langue française, soit en langue anglaise.

3-L'article présélectionné devra suivre le processus de la double évaluation, sous le couvert de l'anonymat, effectuée par les membres experts du comité scientifique de la revue, l'auteur recevra une notification dudit comité.

4-L'article qui a reçu un avis favorable devra respecter les éventuelles demandes de corrections émises par les évaluateurs et le comité de rédaction. Une fois toutes les corrections faites, l'article sera soumis à nouveau aux évaluations du comité de lecture et l'acceptation ou le refus sera tributaire des experts du comité scientifique.

5-L'article devra respecter les normes rédactionnelles qui concernent la taille de police 12 et ce, depuis le titre jusqu'à la bibliographie ; le titre sera centré en gras suivi, en-dessous, par le prénom, le nom de l'auteur sans aucune abréviation ni mention de grade, de son institution et de son courriel, le tout centré et en gras, sans aucun soulignement, aucune couleur et hyperlien.

6-La police de caractère sera le Times New Roman, taille 12, interligne 1,5. L'auteur devra aussi justifier son texte, sur fichier word.

7-Les articles proposés doivent contenir des paragraphes distincts avec des sous-titres éventuels en gras, sans aucune soulignement ni couleurs.

8-Les citations et les expressions mises en relief seront rédigées en italique, sans majuscule ni soulignements.

9-Les références dans le corps du texte respecteront la norme suivante : nom de l'auteur, l'année de l'édition et le numéro de page, ex : (Sartre, 2005 : 35).

10-Toutes les références doivent figurer dans la bibliographie en fin d'article.

11-La bibliographie en fin d'article doit respecter les normes suivantes : nom, prénom de l'auteur, le titre de l'ouvrage en italique, la maison d'édition, lieu d'édition, l'année d'édition. Ex : Sartre, Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, Paris, 2005.

12-Pour un article cité en bibliographie, la norme est la suivante : le nom, l'initial du prénom de l'auteur, l'année de parution, le titre de l'article entre guillemets, le nom de la revue, le numéro de l'édition, le numéro ISSN de la revue, pages de l'article. Ex : Haddab, S. (2016), « L'imaginaire poétique de Sartre dans *LesMots*. » Revue Les Cahiers du laboratoire la poétique algérienne. N 03, n ISSN : 1112-9729. PP : 298-318.

13-Toutes les références bibliographiques doivent avoir un lien avec le titre et le corps de l'article. Quant aux références électroniques, elles formellement interdites pour cause de la non véracité et l'impossibilité de la vérification scientifiques des données proposées par le web.

14-L'article doit avoir pour base ou référence scientifique une bibliographie composée soit d'ouvrages, d'articles référencés et publiés ou de toute autre publication scientifique vérifiable et consultable, ce qui n'est pas du tout le cas de la sitographie ou webographie communément appelé.

15-Les articles conformes à la politique éditoriale et aux normes rédactionnelles seront les seuls publiés, ceux qui seront refusés ne peuvent être restitués à leurs auteurs. Le contenu et les opinions internes à chaque article ne concernent et sont propres qu'à leurs auteurs qui s'y engagent et non la revue.

16-Le comité de la rédaction ne porte aucun jugement ni aucune critique sur les articles proposés, ils ne sont qu'évaluer selon des normes scientifiques connues de toute la communauté scientifique.

17-Tous les articles publiés dans notre revue respecteront le cadre limité du domaine de recherche, à savoir la langue et les lettres françaises qui touchent et sont en rapport avec d'autres disciplines telles l'histoire, les arts, l'anthropologie, la philosophie, les sciences humaines et sociales.

18-Chaque auteur est responsable du contenu de son article et la revue conserve un droit de réserve avant chaque publication.

Sommaire

-Mot du directeur du centre universitaire d'Aflou.....	07
- La "comédie familiale" dans <i>Les Mots</i> de Jean-Paul Sartre. Dr. Salah Haddab.....	08
- Les contours ontologiques de la pensée saussurienne. M. Lamine Hidouci.....	20
-Poétique des mondes séparés dans " <i>Une enquête au pays</i> " : roman picaresque de Driss Chraïbi. Pr. Ali Kherbache.....	32
-Le jeu des langues dans le texte boudjedrien. Dr. Samira Souilah.....	40
-Voies et voix de le BD algérienne. Dr. Salah Faid.....	49
-Mourning the common sense of humanity in the slavery of Modern Times. M. Amine Chaami.....	60

Mot du directeur du centre universitaire d'Aflou

Dans le cadre des multiples transformations que connaît le secteur de l'enseignement supérieur et de la recherche scientifique, cette revue s'inscrit dans la perspective de mieux développer l'usage des langues dont l'importance, à l'heure actuelle, est plus qu'incontestable.

La revue *Langue et lettres françaises* exprime l'inéluctable rapport qui coexiste entre les langues et diverses disciplines où le français occupe une place prépondérante. A juste titre, la recherche scientifique connaît un sursaut dans le domaine de la littérature, la linguistique ou encore celui des arts.

Nul besoin de rappeler l'importance des langues en générale et du français en particulier, la nécessité de développer les esprits fait appel à cette conjecture. C'est dans cette optique que cette revue est capitale pour la recherche dans le domaine des langues étrangères afin de permettre l'épanouissement et le progrès scientifique.

Aujourd'hui, les jeunes chercheurs doivent disposer de tous les moyens adéquats et utiles pour pouvoir appréhender et se hisser au niveau des grands cercles intellectuels, pouvant ainsi côtoyer d'autres chercheurs et intellectuels de grande renommée. La revue du département de français est au service de la jeune génération d'étudiants appelés à édifier l'élite de demain.

Tous les moyens sont mis à la disposition de la communauté universitaire afin de permettre à chacun d'évoluer dans un contexte scientifique et intellectuel digne de l'université, ce haut lieu du savoir, de la connaissance, de la recherche et du progrès.

Ce genre d'entreprise ne peut qu'être bénéfique et conséquent pour tous ceux qui ont le progrès scientifique et la soif de la connaissance comme objectif. Nos jeunes chercheurs trouveront dans cet espace de débats d'idées et de dialectique un lieu de rencontre des esprits pour mieux avancer ensemble. Nul doute que cette revue reflètera l'essence même des langues.

Les contributions futures permettront d'installer, au cœur de l'université, un fief précieux pour les idées et la pensée. Le français demeure encore une très grande langue de culture et de savoir, à côté de laquelle la langue de Shakespeare est aussi présente dans cette revue. En termes de lettres, les auteurs ont contribué au progrès avec leurs petites plumes.

Dr. Abdelkrim Tahari.

La « comédie familiale » dans Les Mots de Jean-Paul Sartre.**Par Dr. Salah Haddab****Centre universitaire d'Aflou****Introduction :**

A la lumière de toutes les études entreprises sur l'autobiographie sartrienne, nous sommes en mesure de mettre en exergue une certaine dénonciation -faite dans *Les Mots*- de la « Comédie familiale ». Comme l'imagination est la source de la littérature, la comédie sera celle de l'engagement.

Jacques Lecarme l'affirme : « L'autobiographie, dans son essence même, est engagement » (1999 : 86), et il ajoute : « Sartre a fort bien décrit l'histoire d'un enfant qui voulait devenir un livre, c'est -à- dire mourir pour renaître sous la forme d'un corps glorieux au papier incandescent » (1999 : 136).

Une comédie imaginaire :

Cette comédie donne lieu à des saynètes, à « cent sketches divers », elle définit aussi Poulou comme comédien, « enfant truqué » « faux enfant » ou encore « Faux – Beau – Rôle » :

Comment jouer la comédie sans savoir qu'on la joue ? Elles se dénonçaient d'elles-mêmes, les claires apparences ensoleillées qui composaient mon personnage : par un défaut d'être que je ne pouvais ni tout à fait comprendre ni cesser de ressentir ...J'étais un faux enfant ...La comédie me déroba le monde et les hommes : je ne voyais que des rôles et des accessoires ... (L.M : 70-71).

Mais pour mieux comprendre le cérémonial, il faut remonter aux origines qui nous donnent amplement l'envers du décor :

Entourée de vertueux comédiens, elle avait pris en haine la comédie et la vertu ... je plongeai dans un monde confus, peuplé d'hallucinations simples et de frustes idoles ... Cette femme vieillissante et cynique n'avait qu'une illusion ; elle se croyait indispensable. L'illusion s'évanouit : Louise se mit à jalouser sa fille. (L.M. : 13,17-18).

Ainsi de cette situation initiale, on aboutira aux comédies primaires. Bien entendu après avoir acquis la liberté, celle que procura la mort de Jean Baptiste :

Ce n'est pas tout de mourir : il faut mourir à temps ... je comptais mon deuil au nombre de mes vertus ... Ma chance fut d'appartenir à un mort : un mort avait versé les quelques gouttes de sperme qui font le prix ordinaire d'un enfant ... En vérité, la prompte retraite de mon père m'avait gratifié d'un « Œdipe » fort incomplet : pas de Sur-moi, d'accord, mais point d'agressivité non plus ... si je veux étonner, c'est par mes vertus ... Vertueux par comédie ... J'ai la liberté princière de l'acteur ... Rien d'étonnant si le fade bonheur de mes premières années a eu parfois un goût funèbre : je devais ma liberté à un trépas opportun, mon importance à un décès très attendu ... Mes bouffonneries prennent les dehors de la générosité : de pauvres gens se désolaient de n'avoir pas d'enfant ; attendri, je me suis tiré du néant dans un emportement d'altruisme et j'ai revêtu le déguisement de l'enfance pour leur donner l'illusion d'avoir un fils ... Je ne cesse de me créer ; je suis le donateur et la donation ... Un seul mandat : plaire ; tout pour la montre ... N'importe : notre vie n'est qu'une suite de cérémonies ... le Progrès, ce long chemin ardu qui mène jusqu'à moi. (L.M : 21-22,24-25,27-30).

Le jeu de l'enfance :

Poulou joue à l'enfant sage, merveilleux, prophétique, prodige et sublime. Cette « Comédie familiale » prend des airs cérémoniaux où Poulou se donne en représentation et en toute liberté, sauf que celle-ci n'a rien de solennelle. Elle est plutôt providentielle et le mène à jouer la comédie, puisqu'il considère que tout ce qui l'entoure n'a pas de consistance. La comédie pour Poulou :

C'était le Paradis. Chaque matin, je m'éveillais dans une stupeur de joie, admirant la chance folle qui m'avait fait naître dans la famille la plus unie, dans le plus beau pays du monde. Les mécontents me scandalisaient ...C'était des mutins. Ma grand-mère, en particulier ...Elle blâmait ouvertement en moi le cabotinage ... j'étais un polichinelle, un pasquin, un grimacier...Je jouissais de mon pouvoir : j'étais saint Michel et j'avais terrassé l'Esprit malin ... j'étais l'indéfini en chair et en os ... je n'aimais rien ni personne. (L.M : 30-31,35).

Par ailleurs, Sartre confie à Simone de Beauvoir ses sentiments de « jeune prince » à l'époque de ses tribulations dans la bibliothèque familiale :

En ce qui me concerne – et j'en ai parlé dans Les Mots – on me traitait comme un jeune prince que la famille Schweitzer avait engendré, qui était une richesse encore mal définie mais qui dépassait toutes ses manifestations. Je me sentais libre en tant que jeune prince, libre ...J'avais un sentiment de supériorité dû à ma liberté. (Beauvoir, 1981 : 442).

Ceci dit, la comédie familiale se déroule particulièrement dans la première partie. Cela ne signifie pas que la seconde en est exempte :

Karl n'avait jamais admis ce qu'il appelait mes « mauvaises lectures », Quand ma mère lui annonça que j'avais commencé d'écrire, il fut d'abord enchanté, espérant, je suppose, une chronique de notre famille avec des observations piquantes et d'adorables naïvetés. (L.M. : 119 : 120)

Ensuite, Poulou passe de la « comédie familiale » à la « comédie de la culture » car :

Cela montre ce que je suis au fond : un bien culturel. La culture m'imprègne et je la rends à la famille par rayonnement ...J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. Dans le bureau de mon grand-père, il y en avait partout ... je m'ébattait dans un minuscule sanctuaire, entouré de monuments trapus, antiques qui m'avaient vu naître, qui me verraient mourir et dont la permanence me garantissait un avenir aussi calme que le passé [...] Debout sur une chaise, je contemplais dans l'extase ces lignes noires, striées de sang ... je fus préparé de bonne heure à traiter le professorat comme un sacerdoce et la littérature comme une passion [...] A la longue je pris plaisir à ce déclic qui m'arrachait de moi-même ... Je les écouterai, je m'emplierai de discours cérémonieux, je saurais tout ... Je me lançai dans d'incroyables aventures : il fallait grimper sur les chaises, sur les tables, au risque de provoquer des avalanches qui m'eussent enseveli ... Platonicien par état, j'allais du savoir à son objet ... C'est dans les livres que j'ai rencontré l'univers ... (L.M. : 35 – 36, 38-39,41-44).

Ainsi la « comédie de la culture » ne pouvait se donner que par la lecture, une activité que Poulou connaît et pratique sans bornes :

J'allais rejoindre la vie, la folie dans les livres ... Absorbant le Verbe, absorbé par l'image, je ne me savais, en somme, que par l'incompatibilité de ces deux périls simultanés ... Avec quel lâche soulagement, avec quelle déception, je retrouvais la banalité familiale ... Hagaré, je bondissais sur mes pieds, je criais, je courais, je faisais le pasquin [...] J'avais trouvé ma religion : rien ne me parut plus important qu'un livre. La bibliothèque, j'y voyais un temple [...] je serais sentinelle de la culture [...] mes explorations et mes chasses faisaient partie de la comédie familiale ... J'aimais plaire et je voulais prendre des bains de culture ... la Comédie de la culture, à la longue, me cultivait. (L.M. : 49, 51,57, 59 - 61).

Le sens de la famille :

Par ailleurs, de par la chronique familiale, nous pouvons passer tout à fait à une autre idée capitale de la comédie de la famille, à savoir la théorie de l'enfance :

L'idée ne me vint pas qu'on pût écrire pour être lu ... Je plaide les circonstances atténuantes. Il y en a trois. D'abord, à travers un fantasma limpide, c'était mon droit de vivre que je mettais en question. En cette humanité sans visa qui attend le bon plaisir de l'Artiste, on aura reconnu l'enfant gavé de bonheur qui s'ennuyait sur son perchoir, j'acceptais le mythe odieux du Saint qui sauve la populace c'était moi : je me déclarais sauveteur patenté des foules pour faire mon propre salut en douce et, comme disent les jésuites, par-dessus le marché. (L.M. : 147-148).

En outre, il serait faux de considérer que la comédie familiale se limite au strict espace de la bibliothèque ou de l'appartement. Puisque l'activité scolaire de Poulou en fait quelque peu partie, même s'il noue une relation étroite avec ses camarades :

Enfin j'avais des camarades ! ... A vrai dire mes amis semblaient plus proche de moi ... j'exultais. J'eus deux vies. En famille, je continuai de singer l'homme. Mais les enfants entre eux détestent l'enfantillage : ce sont des hommes pour de vrai. Homme parmi les hommes ... je me lavais de la comédie familiale ...Sec, dur et gai, je me sentais d'acier, enfin délivré du péché d'exister ... mais nous ne pûmes jamais oublier longtemps nos parents dont l'invisible présence nous faisant vite retomber dans la solitude ... Sans but, sans fin, sans hiérarchie, notre société oscillait entre la fusion total et la juxtaposition... nous appartenions chacun à des collectivités étroites , puissantes et primitives, qui forgeaient des mythes fascinants, se nourrissaient d'erreur ... le monde avait été crée pour notre usage ... (L.M : 180 – 181).

Cependant, les « règles communes » de la scolarisation savaient bien atteler Poulou au monde de l'enfance et des comédiens :

J'étais le premier, l'incomparable dans mon île aérienne ; je tombai au dernier rang quand on me soumit aux règles communes. Mon grand-père avait décidé de m'inscrire au Lycée Montaigne ...je n'avais que le défaut d'être « trop » avancé pour mon âge ... Mais... j'étais un enfant prodige qui ne savait pas l'orthographe, voilà tout ... Nous passâmes quelque temps à Arcachon et je fus à l'école communale [...] L'automne suivant, ma mère prit le parti de me conduire à l'Institution Poupon. (L.M. :65-66,68).

Parallèlement, au cours de la comédie familiale, on peut déceler d'autres comédies, telles que celle de l'enfant :

J'étais un enfant ...je courais, je sautais à travers ce regard qui me conservait ma nature de petit-fils modèle, qui continuait à m'offrir mes jouets et l'univers ... Condamné à plaire, je me donnais des grâces qui se fanaient sur l'heure ... (L.M. :70).

Ou encore celle de la vertu et du « Vertueux » :

-Je comptais mon deuil au nombre de mes vertus. (L.M. :19).

-Vertueux par comédie, jamais je ne m'efforce ni ne me contrains : j'invente. J'ai la liberté princière de l'acteur qui tient son public en haleine et raffine sur son rôle. (L.M. :25).

De même que le récit est parcouru d'une autre comédie qui incarne l'autre thèse de l'autobiographie, à savoir la religion :

-Restait le patriarche : il ressemblait tant à Dieu le Père qu'on le prenait souvent pour lui ... « Dieu est là ! Il vous voit ! »... Dieu monta sur la scène ..Ce Dieu de colère se gorgait du sang de ses fils ... Il fut le Dieu d'Amour avec la barbe du Père et le Sacré-Cœur du Fils ... (L.M. :21-22).

-Le dimanche, ces dames vont parfois à la messe, pour entendre de bonne musique, un organiste en renom ; ni l'une ni l'autre ne pratiquent mais la Foi des autres les dispose à l'extase musicale ; elles croient en Dieu le temps de goûter une toccata. (L.M. :25).

-Il fallut pourtant me parler des auteurs. Mon grand-père le fit avec tact, sans chaleur ...c'étaient les Saints et les Prophètes ...leur présence importune l'empêchait d'attribuer directement au Saint-Esprit les œuvres de l'Homme. (L.M. :52-53).

Nous nous étalerons cependant sur le thème de la religion un peu plus loin. Il n'empêche que Poulou la vivait comme une sorte de comédie familiale puisque la famille faisait semblant de croire en Dieu et d'avoir la foi qui n'existe pas du tout.

Le cérémonial divin :

D'autre part, nous sommes en droit de nous intéresser à l'aboutissement de toutes ces comédies, et surtout celle de la famille :

J'avais besoin de Dieu, on me le donna ... Faute de prendre racine en mon cœur, il a végété en moi quelque temps, puis il est mort ... mon grand-père s'agaçait de ma longue chevelure. Un jour... il me prit par la main ... il me poussa chez le coiffeur ...j'adorais les surprises. Il y en avait tout le temps chez nous. Cachotteries amusées ou vertueuses ... révélations théâtrales ... c'était le ton de notre vie ... Bref les coups de théâtre faisaient mon petit ordinaire... (L.M. : 86-87).

Dès lors, on comprend que la comédie mène à l'échec- voire des échecs- et celui de la comédie est à la sublimation du solitaire :

Mon public devenait de jour en jour plus difficile ; il fallut me dépenser ; j'appuyai mes effets et j'en vins à jouer faux. Je connus les affres d'une actrice vieillissante : j'appris que d'autres pouvaient plaire ... Les enfants s'amusaient comme des fous ; sauf moi ... je croyais tous les yeux fixés sur moi [...] Je crus mourir ... Mon erreur saute aux yeux : on réclamait l'enfant prodige, j'avais donné l'enfant sublime ... je me précipitais dans l'humilité pour esquiver l'humiliation, je m'ôtai les moyens de plaire pour oublier que je les avais eus et que j'en avais mésusé ... Mais, surtout, l'échec m'ayant découvert ma servilité, je me faisais hideux pour la rendre impossible ... La comédie du Mal se jouait contre la comédie du Bien ... contre la gloire et le déshonneur, j'avais tenté de me réfugier dans ma vérité solitaire ... (L.M. : 87-88,90-91).

Le vide existentiel :

Mais la « comédie familiale » n'a pas seulement pour objectif de donner un sens à la vie, mais d'exprimer un manque. Celui d'appartenir à un groupe et par là le désir d'intégration :

Je me lavais de la comédie familiale ; loin de vouloir briller, je riais en écho, je répétais les mots d'ordre et les bons mots, je me taisais, j'obéissais, j'imitais les gestes de mes voisins, je n'avais qu'une passion : m'intégrer. (L.M : 180 – 181).

Ce désir d'intégration, Poulou le ressent très fort au point d'en être rongé à cause de l'exclusion dont il est frappé :

Ma mère cachait mal son indignation ... Mais, voyant que nul ne m'invitait à jouer , elle poussait l'amour jusqu'à ... me sauver du désespoir ... Je secouais la tête : j'aurais accepté les besognes les plus basses, je mettais mon orgueil à ne pas les solliciter ... elle prenait ma main, nous repartions, nous allions d'arbre en arbre et de groupe en groupe, toujours implorants , toujours exclus. (L.M : 111 -112).

Aussi, l'entourage familial peut facilement passer du comique au tragique où tout l'axe sartrien se focalise sur la résolution d'une situation qui exige la destruction d'un être proche ou l'élimination d'une contrainte qui existe même lorsque le chef de famille est absent.

Néanmoins, cette situation ne s'entend pas du point de vue du rapport familial d'un membre avec les autres. D'où la situation du fils. Ce n'est pas non plus la relation avec le père, c'est plutôt le rapport avec ce que représente le père et ce qu'il transmet à son fils :

Il fit la connaissance d'Anne-Marie Schweitzer, s'empara de cette grande fille délaissée, l'épousa, lui fit un enfant au galop, moi, et tenta de se réfugier dans la mort. Mourir n'est pas facile, [...] Mon père avait eu la galanterie de mourir à ses torts ... Je n'eus même pas à l'oublier : en filant à l'anglaise, Jean-Baptiste m'avais refusé le plaisir de faire sa connaissance ... je m'étonne du peu que je sais sur lui. Il a aimé, pourtant, il a voulu vivre, il s'est vu mourir ; cela suffit pour faire tout un homme. Mais de cet homme-là, personne dans ma famille, n'a su me rendre curieux ... j'ai hérité de livres qui lui avaient appartenu ... il avait de mauvaises lectures... J'ai vendu les livres : ce défunt me concernait si peu. Je le connais par oui-dire... ce que je sais de lui ne se rapporte jamais à moi ... Ce père n'est pas même une ombre, pas même un regard : nous avons pesé quelque temps, lui et moi, sur la même terre, voilà tout ... Je ne suis pas un chef, ni n'aspire à le devenir. Commander, obéir, c'est tout un. (L.M : 19-20).

Quant à la mère, elle est à peine mieux traitée :

On me montre une jeune géante, on me dit que c'est ma mère. De moi-même, je la prendrais plutôt pour une sœur aînée. Cette vierge en résidence surveillée, soumise à tous, je vois bien qu'elle est là pour me servir. Je l'aime : mais comment la respecterais-je, si personne ne la respecte ? (L.M : 20).

Ainsi, cette mère suivante, inconsistante et effacée ne s'est jamais couchée sur son fils, pas plus que le père dont il n'a pas regretté l'absence. Alors que Charles Schweitzer est atteint par Poulou à travers ce ressentiment du paternel :

A la vérité, il forçait un peu sur le sublime : c'était un homme du XIXème siècle qui se prenait, comme tant d'autres, comme Victor Hugo lui-même, pour Victor Hugo. Je tiens ce bel homme à barbe de fleuve ... pour la victime de deux techniques récemment découvertes : l'art du photographe et l'art d'être grand-père. (L.M : 22).

De plus, l'autobiographie sartrienne est imprégnée du souvenir de Charles Schweitzer qui ressemblait tellement à Dieu :

Charles avait deux visages : quand il jouait au grand-père, je le tenais pour un bouffon de mon espèce et ne le respectais pas. Mais s'il ... se faisait servir par ses femmes à tables, en désignant du doigt, sans un mot, l'huilier ou la corbeille à pain, j'admirais son autorité. Le coup de l'index, surtout, m'en imposait : il prenait soin de ne pas le tendre, de le promener, vaguement dans les airs, à demi ployé, pour que la désignation demeurât imprécise et que ces deux servantes eussent à deviner ses ordres ... (L.M : 129-130).

La famille en actes :

Mais, dans la famille Schweitzer, il existe un personnage qui ne cesse de se frayer un chemin dans ce monde de Dieu et de Saint-Esprit, il s'agit incontestablement de cette figure discrète incarnée par Louise Schweitzer :

A Mâcon, Charles Schweitzer avait épousé Louise Guillemin ... Elle Détestait son voyage de noce ... Elle ne tarda pas à se faire délivrer des certificats de complaisance qui la dispensèrent du commerce conjugale... Cette femme vive et malicieuse mais froide pensait droit et mal ... elle doutait de tout ... Entourée de vertueux comédiens, elle avait pris en haine la comédie et la vertu. Cette réaliste si fine ... se fit voltairienne par défi sans avoir lu Voltaire. Mignone et replète, cynique, enjouée ... elle réduisait en poudre toutes les grandes attitudes ... (L.M : 12-13).

Après avoir fait son portrait, Sartre nous donne des traits particuliers de cette femme acariâtre :

Louise aimait les mots couverts. Elle lisait beaucoup de romans lestes ... Elle se plaisait à raconter des histoires de nuits de noces qui finissaient toujours mal : tantôt le mari, dans sa hâte brutale, rompait le cou de sa femme contre le bois du lit et tantôt, c'était la jeune épousée qu'on retrouvait, au matin, réfugiée sur l'armoire, nue et folle ... Incroyante, Louise les fit croyants ... (L.M : 13-14).

Puis, cette catholique rebelle s'agaçait des récits ignobles de son mari, récits d'humour et d'ironie :

En écoutant ces récits, ma grand-mère faisait semblant de s'indigner, elle appelait son mari « mécréant » et « parpaillot », elle lui donnait des tapes sur les doigts mais l'indulgence de son sourire achevait de me désabuser ; elle ne croyait à rien ; seul, son scepticisme l'empêcherait d'être athée.(L.M : 84)

Donc, chaque protagoniste incarne une figure et interprète un rôle précis dans le grand cercle de la comédie familiale. Celle-ci prend racine dans un enfant choyé :

Je permets gentiment qu' on me mette mes souliers, des gouttes dans le nez, qu'on me brosse et qu'on me lave, qu'on m'habille et qu'on me déshabille, qu'on me bichonne et qu'on me bouchonne ; je ne connais rien de plus amusant que de jouer à être sage ... à genoux sur le prie Dieu, je me change en statue ; il ne faut pas même remuer l'orteil ; je regarde droit devant moi, sans ciller, jusqu'à ce que les larmes roulent sur mes joues ; naturellement, je livre un combat de titan contre les fourmis, mais je suis sûr de vaincre ... Ces faciles victoires me persuadent que je possède un bon naturel ; je n'ai qu'à m'y laisser aller pour qu'on m'accable de louange. (L.M : 24 -25).

Et puis « l'enfant/prophète » s'offre des louanges à la mesure de sa grandeur et de sa sagesse dans cette sainte comédie :

Ce n'est pas assez que mon naturel soit bon ; il faut qu'il soit prophétique : la vérité sort de la bouche des enfants. Tout proches encore de la nature, ils sont les cousins du vent et de la mer : leur balbutiements offrent à qui sait les entendre des enseignements larges et vagues ... je prophétise. J'ai des mots d'enfants, on les retient, on me les répète : j'apprends à en faire d'autres. J'ai des mots d'homme : je sais tenir, sans y toucher, des propos « au-dessus de mon âge »... Bref, je rends de vrais oracles ... Le Bien naît au plus profond de mon cœur, le Vrai dans les jeunes ténèbres de mon Entendement. Je m'admire de confiance ... mes gestes et mes paroles ont ... le plaisir délicat ... de la générosité... (L.M. : 26-28).

Enfin, Poulou nous étale parfois ses déboires journaliers :

La vie quotidienne était limpide, nous fréquentions des personnes rassises qui parlaient haut et clair, fondaient leur certitudes sur de sains principes, sur la Sagesse des Nations et ne daignaient se distinguer du commun que par un certain maniérisme de l'âme auquel j'étais parfaitement habitué ... Nos visiteurs prenaient congé, je restais seul, je m'évadais de ce banal cimetière, j'allais rejoindre la vie, la folie dans les livres ...J'assistais à des événements que mon grand-père eût certainement jugés invraisemblables et qui pourtant, avaient l'éclatante vérité des choses écrites. Les personnages surgissaient sans crier gare, s'aimaient, se brouillaient ... Mais ces originaux n'avaient pas du tout l'air de se guider sur nos principes et leurs motifs ... m'échappaient (L.M : 44-46).

Conclusion :

En conclusion, dans cette étude de la « comédie familiale » il faut retenir ses multiples facettes: comédie de la vertu, de l'enfant et de la sainteté. Tout se passait comme dans cette perspective fictionnelle, l'imaginaire fécond de Poulou donne lieu à la représentation. Même des fois à l'art de bien jouer une scène de théâtre ou de cinéma. Aux fantasmes et aux rêveries viennent s'atteler les scènes de la vie quotidienne.

Ce sentiment de faux et de jeu n'est point un heureux hasard, mais le fruit d'un imaginaire fécond et le sentiment profond d'une intime conviction en la solitude existentielle. Poulou forgera le futur Sartre avec les débris d'un passé lourd de questionnement et d'une enfance trop longtemps dépassée, voire ignorée : Sartre reniera toute sa jeunesse bourgeois et saltimbanque qui l'a fait et qui lui a tant donné en matière de philosophie et, surtout, de littérature.

Bibliographie :

- Arnold James A. et Piriou Jean-Pierre, *Genèse et critique d'une autobiographie*. « Les Mots » de Jean-Paul Sartre, Paris, Minard –« Archives des Lettres modernes », n° 144, 1973.
- Audry Colette, *Sartre et la Réalité humaine*, Seghers, 1966.
- Beauvoir Simone de, *La Cérémonie des adieux* suivie des *Entretiens avec Jean-Paul Sartre*, Gallimard, 1981.
- Beigbeder Marc, *L'Homme Sartre. Essai de dévoilement pré-existential*, Paris, Bordas, 1957.
- Bonnet Henri, *De Malherbe à Sartre : essai sur le progrès de la conscience esthétique*, Nizet, 1964.
- Burgelin Claude, *Lectures de Sartre*, Presses Universitaires de Lyon, 1986.
- Chiantaretto Jean-François, *De l'acte autobiographique. Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*, Paris, Champs-Vallon, 1995.
- Cohen-Solal Annie, *Sartre. 1905-1980*, Gallimard, 1985.
- Colombel Jeannette, *Sartre ou le parti de vivre*, Grasset, 1981.
- Contat Michel (dir.), *Pourquoi et comment Sartre a écrit « Les Mots »*, P.U.F, coll. « Perspectives critiques », 1997.
- Idt Geneviève, « Les Mots », une autocritique « en bel écrit », Belin, « Lettres Sup », 2001.
- Jaeglé Marianne, *Jean-Paul Sartre*, Ed. Nouveau monde, Paris, 2005.
- Jeanson Francis, *Sartre par lui-même*, Le Seuil, coll. « Ecrivains de toujours », 1969.
- Lecarme Jacques (éd.), *Les Critiques de notre temps et Sartre*, Paris, Garnier, 1973.
- Lejeune Philippe (dir.), *Archives autobiographiques*, « Cahiers de sémiotique textuelle », n°20, 1991.
- Louette Jean-François, *Silences de Sartre*, Presses Universitaires du Mirail, 1995.
- Morot-Sir Edward, « Les Mots » de Jean-Paul Sartre, Paris, Hachette, 1975.
- Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, coll. « Folio », 2005.

- Sennett Richard, *Les Tyrannies de l'intimité*, Le Seuil, 1979.
- Starobinski Jean, *L'œil vivant*, Gallimard, Paris, 1961.
- Todd Olivier, *Un Fils rebelle*, Grasset, 1981.
- Verstraeten Pierre, *Violence et éthique*, Paris, Gallimard, 1972.
- Vilain Philippe, *Défense de Narcisse*, Grasset, 2005.
- Wallet Jean-William, *Sartre : le philosophe, l'intellectuel et la politique*, l'Harmattan, 2006.

Les contours ontologiques de la pensée saussurienne.**Lamine Hidouci****Université de Tébessa****Résumé :**

« *Connu pour avoir révolutionné l'étude sur la langue et ses écrits de linguistique générale, F de Saussure n'en finit toujours pas de susciter de l'intérêt autour de sa pensée marquée de complexité et d'éclectisme. A tous points de vue, on ne peut prétendre comprendre F de Saussure à la seule lecture du C.L.G, ouvrage posthume qui s'impose comme un ramassis d'idées éparses plutôt qu'un essai conçu dans le respect d'une linéarité logique et assumée. Or, aux dires des plus avertis, la pensée saussurienne se prête à toutes les enchères interprétatives. A tout le moins, il y a quelque chose de l'ordre d'une velléité épistémologique due à une aliénation philosophique qui conditionne du tout au tout la pensée du maître genevois.* »

Mots clés : *F de Saussure, C.L.G, la pensée saussurienne, velléité épistémologique, aliénation philosophique.*

Abstract :***The Ontological outlines of the Saussure thought.***

“know as living made a deep impression on the study of Language and by his works in the field of general linguistics , F.de Saussure is still arousing interest around his thought marked by complexity and eclictism, by all standards we may say that we are unable to understand F.de Saussure only by reading his book “Course in General Linguistics” a posthumous work which impose itself as a collection of scattered ideas rather than an essay conceived according to the respect of linearity and accepted , however , according to the assertions of the most forewarned people , the thought of Saussure is pone to all kinds of interpretative speculation ,the less we may say , there some issue that is in the order of epistemological vague desire to write and a kind of philosophic alienate which has an overwhelming guidance if the thought of professor of Geneva .

Keywords : *F.de Saussure, Course in General Linguistics, the thought of Saussure, epistemological vague, philosophic alienate.*

1/ Introduction :

Connu pour avoir révolutionné l'étude sur la langue et ses écrits de linguistique générale, F de Saussure n'en finit toujours pas de susciter de l'intérêt autour de sa pensée marquée de complexité et d'éclectisme. A bien des égards, on ne peut prétendre comprendre F de Saussure à la seule lecture du C.L.G, ouvrage posthume qui s'impose comme un ramassis d'idées éparses plutôt qu'un ouvrage conçu dans le respect d'une linéarité logique à même de permettre une lecture éclairée et constructive. Or, aux dires des plus avertisⁱ, la pensée saussurienne se prête à toutes les enchères interprétatives. De ce point de vue, elle reste sujette à caution d'autant qu'elle demeure ouverte à toute sorte de supputations, car il y a quelque chose de l'ordre d'une velléité épistémologique et d'une aliénation philosophique qui l'imprègne, ce dont on peut s'en rendre compte à travers les descriptions plus ou moins prolixes fournies sur la langueⁱⁱ, et l'intérêt avoué à la sémiologieⁱⁱⁱ, à l'étymologie, à la phonologie et l'histoire des langues, dominant remarquablement la configuration générale du CLG et qui préfigurent certains principes fondateurs aussi bien philosophiques qu'épistémologiques dont il importe évidemment d'esquisser pour en mesurer la valeur scientifique. Y a-t-il pour autant un cachet scientifique dominant la pensée saussurienne ? En termes plus précis, d'où vient que la pensée saussurienne est jugée « scientifique » ? Cette scientificité, est-elle solidaire d'une aliénation philosophique ? Pour répondre à ces questions, force est de revenir en amont de cette histoire des Idées linguistiques au diapason de laquelle F de Saussure s'est imposé comme une figure de proue d'une véritable révolution scientifique.

2/ F de Saussure, quel apport, quelle rupture pour quelle révolution ?

L'enracinement saussurien dans cette longue histoire des Idées linguistiques traduit en réalité un prolongement naturel, du à son parcours académique riche en activités et enseignements, ponctué surtout par de nombreuses expériences universitaires qui ont incessamment poussé le jeune Saussure au devant de la scène de manière à le confronter à de fortes rencontres et émulations scientifiques, lesquelles se révéleront plus tard fructueuses en ceci qu'elles seront génératrices d'une période charnière qui a vu murir et surgir un Saussure théoricien libertaire, ce qui semble, du reste, contraster avec l'image d'un redoutable comparatiste, imprégné de culture philologique. En effet, c'est à Leipzig que F de Saussure, âgé de seulement 23 ans, va soutenir une thèse de doctorat sur l'emploi du génitif absolu en Sanskrit, ce qui lui vaudra in facto une notoriété parmi ses compères. De retour d'Allemagne, Saussure se montrera de plus en plus réticent à l'idée d'étudier la langue à travers l'histoire, même s'il continue d'enseigner la grammaire comparée à l'Université de Genève. Néanmoins, son instinct scientifique qui le doit d'ailleurs à sa famille, à sa culture philosophique en particulier, vont le guider tout au long de sa prolifique réflexion dont une partie,

rassemblée un peu à l'emporte-pièce, fera ultérieurement la matrice du fameux CLG. Toutefois, l'héritage saussurien ne peut être cantonné dans les limites du seul CLG, loin s'en faut, car il s'impose, au-delà de rassembler des écrits ou des cours inédits, de mettre la lumière sur les contours ontologiques qui font l'originalité de la pensée saussurienne. A vrai dire, beaucoup d'écrits, manuscrits en particulier, découverts depuis, attestent aujourd'hui de l'acuité intellectuelle d'un Saussure érudit, voué surtout à l'accomplissement d'un projet scientifique, tâtonnant certes, mais original et subversif. En témoigne à juste titre les découvertes plus ou moins récentes de ces notes autographes, lesquelles, pour certaines d'entre elles, ont fait l'objet de publication. On retient surtout ce dont Simon Bouquet et Rudolf Engler ont rassemblés sous forme d'ouvrage dont les idées ont rebattu depuis les cartes de l'interprétation saussurienne^{iv}. On cite aussi Les manuscrits de la Houghton Library à Harvard^v et les Sources manuscrites de Robert Godel.^{vi}

Par ailleurs, force est d'admettre que l'enseignement saussurien ne constitue en réalité que le prolongement d'une longue histoire auréolée par l'entrecroisement entre des Idées philosophiques et des Idées linguistiques. Cela dit, suite à des considérations normatives qui vont marquer une longue période s'étendant de l'Antiquité à la Renaissance (grammaire, philologie classique, herméneutique et rhétorique), commencera, sous l'impulsion de la mouvance humaniste du 15^{ème} siècle, une ère nouvelle jalonnée par un intérêt de plus en plus inquisiteur et scientifique, en ceci que l'on s'emploie, dans un esprit de redécouverte de l'Homme antique, et, de surcroît, des langues anciennes, à déchiffrer, voire à décoder une bonne partie de l'histoire de l'humanité, ce qui a entraîné un rapport à la langue jamais éprouvé auparavant, en ce sens où l'on appréhendait pour la première fois les langues sous l'auspice de la découverte scientifique, dans le respect de la logique et de la raison. A vrai dire, déchiffrer une langue relève indubitablement d'un travail d'orfèvre qui nécessite de très bonnes dispositions et aptitudes intellectuelles. De ce point de vue, la philologie moderne, version germanique^{vii}, va marquer un tournant décisif dans l'histoire des Idées linguistiques, eu égard à un changement de cap, pour ce qui concerne les objectifs de recherche, et d'un accroissement des ambitions, à la faveur d'une nouvelle perspective dans l'étude des langues antiques, étant la clé pour accéder à des trésors inestimables. Dans cet ordre d'idées, l'essor des études philologiques va contribuer considérablement à la réhabilitation d'une bonne partie de l'héritage philosophique, grec en particulier, qui souffrait jusque là d'oubli et d'incompréhension, ce qui bénéficiera remarquablement à la mise en marche de cette histoire des Idées philosophiques, lesquelles préfigureront le début de l'ère scientifique au sillage de laquelle la linguistique saussurienne verra le jour. L'on comprend à présent d'où vient l'ancrage philosophique de la pensée saussurienne et ses accointances très infimes avec l'ontologie aristotélicienne, héritage, au même titre que la métaphysique, d'une très longue tradition philologique^{viii}. Par ailleurs, le projet

comparatiste du 19^{ème} siècle s'inscrit dans la perspective d'étudier la langue scientifiquement. L'essor des sciences dites naturelles et formelles n'a pas laissé indifférents un bon nombre de grammairiens voulant rompre avec la tradition normative de la grammaire classique. Néanmoins, souffrant d'insuffisance théorique, car l'idée d'étudier les langues à travers l'histoire s'avère à priori caduque, étant donné que bon nombre de langues anciennes ont disparu, et que, à force d'étudier les langues à travers l'histoire, on risque selon toute évidence de faire de l'histoire au lieu de la linguistique. Voulant garantir à la linguistique une autonomie scientifique, F de Saussure va avoir le grand mérite de changer radicalement l'angle de vision, car, intransigeant, il sait que la linguistique ne peut se hisser au rang d'une science que si son objet d'étude soit redéfini de fond en comble de manière à ce qu'il soit original et problématique. Pour ce faire, manifestement très influencé par la métaphysique aristotélicienne, F de Saussure va de proche en proche redéfinir les contours ontologiques de l'objet langue, en effectuant une série d'élimination d'un certain nombre d'éléments jugés « altérants »^{ix}, à l'exemple de l'écriture, la parole, le langage, les langues, le temps et le sujet parlant., pour se rabattre à la fin sur un dogme fondateur, à savoir la vocation première et exclusive de la linguistique sera d'étudier la langue « envisagée en elle-même et pour elle-même » (Saussure, 1916 : 314).

3 / Pourquoi le CLG pose problème ?

Contre toute apparence, malgré son succès de librairie, le CLG n'a pas pu atteindre le niveau d'un discours autonome et assumé, dans la mesure où sa réception au lendemain de sa publication n'a pas fait l'unanimité sinon au sein des comparatistes marqués par un scepticisme ostentatoirement affiché du moins aux yeux de chauvins philologues qui le considéraient plutôt comme un ensemble d'idées apocryphes qu'il faut absolument revoir pour les organiser afin de mieux les situer dans le contexte philo-épistémologique des sciences. Cela dit, ouvrage posthume, éclectique à tous points de vue, le CLG requiert forcément une analyse philologique pour établir la part des choses, surtout pour ce qui concerne ces idées philosophiques qui peuvent nous éclairer par rapport aux objectifs et au mode de penser d'un Saussure encore flouté, altéré à certains égards, ce dont Hermann Parret préfère qualifier d'un « Saussure officiel » (1995 :16) sous-entendu que le CLG souffre d'amalgame et d'un manque de traçabilité par rapport aux intentions de son auteur présumé, même si cela n'enlève rien à la valeur et à la probité intellectuelles du travail accompli par Albert Sechehaye et Charles Bally. De ce point de vue, la philologie est en droit de revendiquer une priorité dans l'étude des idées saussuriennes, car c'est d'idées disparates qu'il s'agit plutôt d'un ouvrage, entendu au sens romanesque du terme. Néanmoins, à première vue, le panorama général de CLG laisse envisager une certitude que l'on peut circonscrire dans cette volonté clairement affichée d'envisager

une science souveraine et bien délimitée dans la typologie des sciences. D'un point de vue philosophique, cela rappelle sans ambages un procédé aristotélicien selon lequel les sciences ne peuvent avoir un objet en commun, tant il est vrai qu'elles doivent y procéder selon un angle de vision métaphysique à même de garantir la description la plus proche de sa réalité ontologique, car, selon toute évidence, on trouve plus dans le réel caché que dans le donné évident !

4 / Sur les contours ontologiques de la pensée saussurienne :

S'il est avéré que la pensée saussurienne reste complexe, et que, pour s'en pénétrer, force est de mettre en exergue tout un panel d'idées philosophiques, il n'en demeure pas moins que la définition accordée à la langue, celle dévoilée à longueur des cours, trace méthodiquement, à condition que l'on s'y prête suffisamment attention, une ligne directrice à la lumière d'une métaphysique linguistique que Saussure veut fixer au travers d'elle une identité ontologique de ce qu'on doit considérer désormais, à la faveur d'une césure épistémologique dont il est l'auteur et au détriment d'une tradition grammaticale sans apport notable, comme un « fait linguistique », ayant une existence autonome et une organisation interne. Ainsi, il en va de dégager, compte tenu des impératifs que requiert la scientificité, à partir d'un amas de faits exogènes (langue(s), parole, langage, temps, sujet conscient, écriture), le seuil à partir duquel le linguistique existe réellement, en vertu d'un ensemble d'éléments endogènes, identifiables et définissables à priori. Le génie saussurien réside dans le fait qu'il a su, à partir d'une fine stratégie de filtrage ontologique et de mise au point historique, mettre en branle une réalité compacte dans laquelle paradoxalement « *tout flotte* » (Saussure, 1916). Pour solidifier ce terrain vague sur lequel les futures investigations du linguiste chercheur devraient se déployer, Saussure réalise vite le parti que l'on peut tirer de cette séparation, d'obédience métaphysique, qui n'a manifestement aucun lieu d'être (à fortiori, la langue n'est pas une substance chimique !), entre ce qu'il qualifie d'« artificiel » et du « naturel »^x. Ainsi, pour ne pas se laisser perdre dans un dédale labyrinthique de manifestations aléatoires et chancelantes, mieux vaut savoir à quoi s'en tenir dans un océan fait de langues rendues si diverses grâce à des écritures artificielles qui s'ajoutent à une réalité linguistique déjà complexe et mal circonscrite. C'est par où commence l'artificiel justement ! Saussure reste ferme là-dessus, car il va sans dire que « *l'écriture voile la vue de la langue : elle n'est pas un vêtement, mais un travestissement* » (Saussure, 1967 :16). Faut-il s'en débarrasser ? Oui ! Mais que reste-t-il ? Rien à première vue, mais résister à la « *monstruosité orthographique* » (ibid) selon l'expression saussurienne, serait selon toute vraisemblance « *un premier pas vers la vérité* » (Saussure, 1967 :55) à condition que l'on résiste encore une fois à un autre type de monstruosité, à savoir la « monstruosité historique ». Il s'ensuit ainsi une sorte d'ordre ontologique en amont duquel il nous

serait possible d'entrer dans le vif du fait linguistique, à condition que l'on ose encore une fois éliminer un fait contingent, à savoir le « son physique », mais cela n'est possible qu'en cessant de considérer le facteur temps comme une source de contingence et d'anarchie conséquemment. Dans cet ordre d'idées, le temps, sous-entendu l'histoire, ne joue en défaveur d'une possible détermination de l'objet d'étude de la linguistique que s'il est pris dans sa dimension entortillée et destructrice, ce dont contre quoi Saussure s'est bien montré un farouche opposant, en optant pour une vision plutôt linéaire, constructive et logique, en situant les séparations « écriture/ son articulé/impression acoustique » sur une trame typiquement temporelle, même s'il ne s'en est pas défendu à strictement parler. En termes plus clairs, s'il est logiquement établi puisqu'historiquement attesté que l'homme parlait avant d'écrire, l'écriture étant un fait culturel, et qu'à plus forte raison il ne fut pas prédestiné à la parole- c'est du moins la théorie que défendaient d'éminents anthropologues contemporains de Saussure, des linguistes compris, à l'exemple de Whitney^{xi}- il demeure plausible de renvoyer la genèse de la compétence linguistique à cette matrice psychique qui reste en réalité, toutes proportions gardées, le propre de l'homme, étant donné qu'il est le seul être vivant capable d'entrer dans une expérience perceptive et intuitive avec le monde environnant. L'essence psychique dévolue à la langue s'explique aussi par une asymétrie avec laquelle la pensée philosophique avait toujours du mal à se faire. En effet, comment se fait-il que les hommes, race unique, parlent plusieurs langues ? De ce point de vue, le décalage entre l'unicité anthropologique et la pluralité linguistique ne peut être admis, puisqu'illogique. C'est pourquoi, F de Saussure va au-delà des impressions acoustiques pour éclairer en vertu de quel processus ces impressions agissent-elles pour engendrer une langue universelle. En revanche, cette volonté d'universalisation de la langue prouve dans quelle mesure la pensée saussurienne est aliénée philosophiquement.

5/ Sur l'aliénation philosophique de la pensée saussurienne :

A la lumière de ce qu'on vient d'interpréter, on peut avancer que les préoccupations pour les éléments altérants qui se trouvent, chez Aristote, à la base de son ontologie, se retrouvent, chez Saussure, dans le fondement même de son épistémologie. Dans cette optique, le choix de la synchronie au détriment de la diachronie, l'élimination du sujet conscient, de l'écriture, de la parole, des langues et du langage sont autant de preuves qui étayent l'idée selon laquelle l'épistémologie saussurienne a beaucoup à voir avec l'aristotélisme et l'altérité, en tant que prédisposition ontologique de la réalité objective. Or, la multiplicité des langues est loin de satisfaire à une réalité objective du fait linguistique, pour la simple raison que selon toute logique ontologique, les hommes, race unique, doivent partager une unique prédisposition linguistique, celle là même qui devrait s'accommoder de l'universalité tant disputée de la pensée et du savoir outre mesure. Il n'est

donc pas étonnant que des siècles durant, le débat philosophique fut jalonné par d'intenses débats sur la légitimité de la langue à décrire le monde, et que, du reste, Saussure a essayé un tant soit peu d'apporter sa propre réponse dans l'espoir d'asseoir une bonne fois pour toutes cette légitimité. Par ailleurs, difficile de se repérer dans le méandre des théories et des conceptions qui ont marqué le débat philosophique sur la langue. De l'Antiquité à la Renaissance, de la Renaissance au XX siècle, les supputations autour de l'origine du langage, du rapport signe / objet, des principes régissant le mécanisme de la signification ont demeuré l'apanage des plus illustres philosophes et logiciens. Les divergences philosophiques entre Platon et Aristote vont marquer à jamais toute l'histoire de la philosophie du langage. La philosophie platonicienne défend une sorte de conception utopique selon laquelle le langage est par essence universel. En outre, dans le Cratyle, Platon fait dire au sophiste Hermogène que le « nom qu'on assigne à un objet est le nom juste ». A l'idée que le nom signifie par convention, Cratyle oppose la thèse selon laquelle qu'il ne peut signifier que par nature. Aristote, disciple de Platon, va prendre le contre pied de cette conception ontologico-universelle du langage pour défendre une vision beaucoup plus réaliste en plaçant le principe de l'arbitraire au devant de la scène philosophique. En effet, si le langage est en prise directe avec la raison, il n'en demeure pas moins que notre façon de raisonner peut être affectée voire altérée par ce que la langue peut exprimer en termes d'idées erronées. Tant il est vrai que la contingence des rapports mots / choses concourent indéniablement à confirmer cet état de fait. A certains points de vue, l'arbitraire présuppose en quelque sorte une certaine liberté dans le choix des idées, lesquelles sont censées représenter adéquatement le monde qui nous entoure. Sommes-nous à ce propos induits en erreur par notre propre langage ? A partir du XVII siècle, le rationalisme, s'inscrivant dans la lignée de la philosophie aristotélicienne, va essayer d'étudier cette question en proposant une réflexion approfondie sur le rapport raison/ langage. René Descartes, figure emblématique du rationalisme, en est allé de ses réflexions à la fois approfondies et ingénieuses pour aboutir au principe de la digitalisation de l'esprit, véritable tournant dans l'histoire de la philosophie. A l'antipode du rationalisme, l'empirisme, sous l'impulsion de philosophes comme Locke, réhabilite la conception universaliste initiée par Platon. Le retour du mythe de la langue originelle va orienter la recherche linguistique vers une conception historiciste. A la fin du XVII siècle, la philologie moderne dite comparée va connaître un grand essor, un siècle plus tard, se créera en Allemagne un grand cercle d'études scientifiques sur la langue connu sous le nom de Grammaire Historique et Comparée. Cependant, encore une fois, la balance philosophique va pencher du côté d'Aristote. Un jeune linguiste, comparatiste de formation, réfute catégoriquement l'idée d'une langue originelle dénudée d'arbitraire. Doué et ingénu, il arrive presque à résoudre toutes les questions philosophiques soulevées avant lui : l'universalité de la langue est désormais associée à l'universalité de la pensée.

La langue est le résultat d'un contact entre une masse de sons psychiques et une masse d'idées (pensée). Ainsi, l'action qu'exercent les sons sur la masse des idées donne arbitrairement naissance à des petites unités moitié son, moitié idée. C'est ce qu'on peut réinterpréter par la terminologie signe, composé d'un signifiant (son) et d'un signifié (idée, sens). Ainsi, F de Saussure arrive à résoudre l'épineux dilemme philosophique entre l'unicité anthropologique et de la pluralité linguistique. Ceci étant, les hommes, race unique, ne se diffèrent pas parce qu'ils parlent plusieurs langues, leur unité ontologique ne se trouve pas exprimée dans une langue originelle et imaginaire, loin s'en faut, c'est un processus interne liant pensée et son qui l'incarne, un processus indéniablement universel quand bien même arbitraire, eu égard à l'infinité des signes qu'il est à même d'incarner. Saussure a donc détourné le débat philosophique en termes d'ontologie en faveur de la langue au sens épistémologique du terme, en mettant en place ses éléments de base ou ses « causes suprêmes », notion éminemment aristotélicienne. La problématique de l'être en matière de réflexion philosophique se rapporte originalement à « ce qui est en tant qu'il est », c'est-à-dire à la réalité, c'est de quoi traitent en grande parties les principaux dialogues de Platon, tels que le Sophiste et le Parménide. Platon y récuse toute possibilité de l'existence d'une autre réalité existentielle. Dans ce sens, tout Etre doit se suffire à lui-même. C'est la raison pour laquelle Saussure confirme qu'il doit y avoir une seule langue et non pas plusieurs, et que, de surcroît, cette langue doit être étudiée « en elle-même et pour elle-même ». Pour autant, peut-on dire que F de Saussure a bien atteint ses objectifs d'épistémologue en quête d'une redéfinition totale de l'objet langue ? Difficile de répondre à une telle question, compte tenu de l'éclectisme qui caractérise la pensée saussurienne, ce dont une bonne partie des *Cours* semble bien en apporter les preuves. Alors, mieux vaut parler d'une « velléité épistémologique » pour rester fidèle à l'image d'un Saussure engagé dans plusieurs pistes de recherche, dont deux qui méritent discussion, à savoir la linguistique et la sémiologique.

6/ Les raisons d'une velléité épistémologique :

Une lecture non aiguillée du CLG débouche forcément sur un cul-de-sac interprétatif, ce qui risque d'entraîner un état d'égarement et de confusion du fait de la congestion fortement pesante de ces Idées dont il importe de tracer la provenance afin de mieux en déterminer les gènes philosophiques et les orientations épistémologiques et de réaliser au mieux l'ampleur de cette onde de choc épistémique qui a tout chambouler dans le domaine des SHS, déconstruisant les canons établis et logeant un bon nombre d'intellectuels et savants sous la même enseigne, celle du structuralisme généralisé. Ceci étant, saisir ce qui est premier dans les cours de linguistique générale revient à saisir ce qui est premier dans le fait linguistique, tel qu'il est esquissé par le concepteur des cours,

ce qui relève d'une déontologie interprétative à respecter, sous peine de donner du crédit à des allégations somme toute injustifiées, d'autant que, pour l'essentiel, les cours semblent manigancés autour d'une kyrielle de problématiques philosophiques, tout autant millénaires que d'actualité, à savoir qu'est ce que la langue ? Quel rôle joue-t-elle dans notre exercice quotidien de penser et de parler ? Et quel rapport entretient-on avec le monde qui nous entoure ? Y a-t-il des signes autres que les mots ? Le monde est-il structuré en géométrie sémiotique universelle ? Les signes vivent-ils ? Parlent-ils ? la sémiologie vaut-elle plus que la linguistique ? Cependant, sur ce sujet, Saussure va se montrer nettement pléthorique, pour ne pas dire velléitaire, en offrant un éventail plus ou moins large de qualifications et d'explications, ce qu'on peut considérer comme le signe d'une velléité épistémologique qu'il faudra bien mettre sur le dos d'un Saussure tout pénétré de recul, toutefois, imprudent explorateur d'un monde où, à strictement parler, « tout flotte ». Par ailleurs, le CLG porte en germes une forte identité scientifique en ce sens qu'il se nourrit de mises en cause ontologiques, ce qui engendre cette rupture épistémologique par rapport à laquelle l'enseignement saussurien tire toute sa pertinence. A cet égard, cette logique du retour aux fondamentaux ontologiques répond à deux exigences complémentaires : épistémologique et philosophique. Dans son volet épistémologique, la pensée saussurienne marque son territoire et s'imprègne d'innéisme en ceci qu'elle revendique un état initiatique qui en dit long sur les ambitions sans limites d'un F de Saussure qui voulait à tout prix définir une langue qui tire ses origines ontologiques non pas de l'histoire, ce qui éliminerait du coup tout effet de contingence, mais du fort intérieur de l'homme, ce qui affirme le caractère humain du fait linguistique sans nier pour ce faire son caractère singulier au vu de sa discrétion et son cachet éminemment inné. A ce titre, ce qui est premier dans le fait linguistique n'est forcément pas perceptible, visible, audible ou lisible à proprement parler, ce qui est premier se résume à un processus universel alimenté par deux substances tout autant universelles, à savoir le son et la pensée^{xii}. Le début est abstrait, pour ne pas dire absurde, mais tout y est homogène, descriptible et donne à concevoir avec conviction l'origine universelle de ce treillis de signes avec lesquels la pensée philosophique, Saussure compris, n'ont pu se faire, parce que trop nombreux et saborde selon toute vraisemblance l'ambition d'une philosophie à la recherche incessante du Saint Graal de la connaissance absolue. Pourtant, on a beau reprocher à F de Saussure d'avoir trop versé dans l'abstractionnisme, aveuglant à certains égards le regard que l'on est censé projeter sur l'objet langue, ce qui est important compte tenu du fait que la description scientifique a besoin de visibilité pour qu'elle puisse se nourrir de constats concrets pour se projeter dans une perspective prédictive, seul garant de sa légitimité. Toutefois, F de Saussure n'est pas un obscurantiste théorique contrairement à ce que laissent croire certains fragments des *Cours*. En effet, d'un point de vue épistémologique, il s'accommode de deux paradigmes indissociables,

l'infiniment petit qui englobe une définition nucléaire des signes, linguistiques à priori, et l'infiniment grand qui renvoie au monde dans sa totalité, bourré de signes d'une toute autre nature, sémiologiques à fortiori, desquels on ne peut s'échapper, car, selon toute évidence, on est systématiquement appelés à communiquer avec cet Autre qui nous harcèle par sa présence. A ce titre, du relativisme apparent des signes (rapport d'arbitraire), Saussure saura tirer profit d'un structuralisme au sein duquel des signes se trouvent être englobés. Sans s'en réclamer à stricto sensu, F de Saussure reste l'initiateur d'un courant de pensée qui allait marquer remarquablement toutes les sciences humaines et sociales. A vrai dire, l'ère du structuralisme saussurien marque indubitablement un tournant décisif dans l'histoire des Idées linguistiques en ce sens que l'on commence à réaliser l'étendu des modes de la signification sémiologique et le parti que l'on peut tirer d'une étude généralisée consacrée à l'ensemble des supports pouvant générer du sens ou réunir les conditions d'une communication sociale. Ainsi, un peu partout, on commence à se réjouir de la science qui peut se porter garante de l'étude de « la vie des signes au sein de la vie sociale »^{xiii}. Mais qu'y a-t-il de si mouvant et de si systématique dans la biologie des signes ? Y a-t-il d'abord une biologie sémiotique ? Faut-il simplement s'y immerger pour s'en convaincre ? Quel angle de vision faut-il choisir à priori ? A quoi s'en tenir dans un monde manifestement anarchique où tout parle sans rien dire ?! Saussure a-t-il raison d'élargir le spectre des systèmes sémiologiques au-delà du strict cadre de la langue système de signes ? Pourtant, F de Saussure ne cache pas sa détermination, on peut envisager une science qui aura à étudier tous les systèmes de signes, « nous la nommerons sémiologie »^{xiv} dit-il. Toutefois, quoique d'une idée fort prometteuse qu'il s'agit, il n'en demeure pas moins qu'elle exprime en sous-main tout le désarroi d'un Saussure aussi ambitieux qu'hésitant par rapport à l'ampleur du projet que la linguistique devrait un jour accomplir.

7. Conclusion :

Au terme de cette modeste contribution, force est d'admettre qu'une relecture éclairée de F de Saussure est vivement recommandée, d'autant que, au vu de l'étiquette « linguiste » qu'aujourd'hui tout le monde se plait à lui accorder, il serait plus juste de le qualifier à la fois d'épistémologue, de philosophe et de sémiologue outre mesure. Ceci étant, la philologie aura fort à faire pour esquisser un tant soit peu les contours ontologiques d'un érudit convaincu que le « voir autrement » est forcément au cœur du Connaitre.

8. Bibliographie :

1/ Bouquet, S. Engler, R. (2002). *Écrits de linguistique générale*, Paris : Gallimard.

2/ Bouquet, S. (2004). *Linguistique générale et linguistique des genres (introduction au numéro)*. In: *Langages*, 38e année, n°153,2004. Les genres de la parole. pp. 3-14.

3/ Godel, R. (1957). *Les sources manuscrites du Cours de linguistiques générale de F de Saussure*, Droz.

4/ Parret, H. *Réflexions saussuriennes sur le temps et le moi*. *Linx* [En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 12 juillet 2012, consulté le 20 juillet 2014. URL : <http://linx.revues.org/1124> ; DOI : 10.4000/linx.1124.

5/ Saussure (de), F. (1967 [1916]). *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.

9/ Notes

ⁱ De Mauro souligne que « Face aux problèmes de la formation du texte et, plus encore, de la formation de la pensée saussurienne elle-même, l'architecture unitaire imposée par les éditeurs s'effrite et croule ; il en jaillit, problématique, authentique, vitale, la pensée de Saussure, libérée de ce que les éditeurs, avec les meilleures intentions du monde, lui avaient donné de dogmatique et de gratuit » (De Mauro, 408). Cité in : Claudine Normand, « La coupure saussurienne », *Linx*[En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 13 juillet 2012, consulté le 21 juillet 2014. URL : <http://linx.revues.org/1157> ; DOI : 10.4000/linx.1157.

ⁱⁱ Simon Bouquet affirme à juste titre que le CLG donne « l'impression fallacieuse » que Saussure veut limiter l'étude linguistique à la langue. (2004 :04)

ⁱⁱⁱ Bien que se réclamant linguiste, F de Saussure ne cache pas son intérêt pour la sémiologie, car le poids de la langue peut s'avérer minime face aux autres systèmes de signes. Il dit justement : « *La linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie, bien que la langue ne soit qu'un système particulier* » (Saussure, 1916 : 101)

^{iv} Simon Bouquet, Rudolf Engler, éd. *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.

^v Cf. Herman Parret, « Réflexions saussuriennes sur le temps et le moi », *Linx*[En ligne], 7 | 1995, mis en ligne le 12 juillet 2012, consulté le 20 juillet 2014. URL : <http://linx.revues.org/1124> ; DOI : 10.4000/linx.1124

^{vi} Robert Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistiques générale de F de Saussure*, Droz, 1957.

^{vii} Friedrich August Wolf (1759-1824), philologue allemand, fut le premier à avoir organisé un séminaire de philologie à l'Université de Halle.

^{viii} A ce titre, on peut qualifier de métaphysique la définition que F de Saussure ait accordée à la langue.

^{ix} C'est le terme que l'on trouve dans la version officielle de la Métaphysique d'Aristote. D'un point de vue ontologique, un élément altérant est un élément qui s'ajoute à un objet sans en faire partie pour autant. C'est le cas, selon la perspective saussurienne, pour l'écriture par rapport à la langue.

^x Sur ce sujet, F de Saussure souligne que : « Quand on supprime l'écriture par la pensée, celui qu'on prive de cette image sensible risque de ne plus apercevoir qu'une masse informe dont il ne sait que faire. C'est comme si l'on retirait à l'apprenti nageur sa ceinture de liège. Il faudrait substituer tout de suite le naturel à l'artificiel ; [...] » (Saussure, 1916 : 55).

^{xi} On peut lire dans le CLG que : « [...], Whitney va trop loin quand il dit que notre choix est tombé par hasard sur les organes vocaux ; il nous était bien en quelque sorte imposé par la nature. Mais sur le point essentiel, le linguiste américain nous semble avoir raison : la langue est une convention, et la nature du signe dont est convenu est indifférente » (Saussure, 1967 :26)

^{xii} F. de Saussure révèle le processus en vertu duquel son et pensée, visiblement matières premières du fait linguistique, interagissent pour engendrer des signes, lesquels signes constituent évidemment la langue-système.

^{xiii} CLG

^{xiv} Idem.

Poétique des mondes séparés dans « Une Enquête au pays » :

Dr. Ali Kherbache
Université d'Annaba

Résumé

Nous mettons, en exergue dans cet article, l'idée selon laquelle l'œuvre de D. Chraïbi est incontestablement celle des mondes séparés ou divorcés. Deux univers s'affrontent, souvent en se ridiculisant. *Une enquête au pays* nous le montre bien.

Mots clés : antinomie – dualité – mondes séparés – paradoxal.

Abstract

We highlight, in this article, the idea that the work of D. Chraïbi is unquestionably that of separated or divorced worlds. Two worlds clash, often ridiculing. *Une enquête au pays* (An inquiry in the country) shows us well.

Keywords : antinomy - duality - separate worlds – paradoxical.

Introduction

Chraïbi aura été l'un des rares écrivains à avoir inscrit son œuvre dans la modalité dialogique sur différents plans.

Ainsi faire se rencontrer deux mondes pour mieux les séparer. → postulat de lecture critique qu'on propose d'effectuer.

Une Enquête au pays (Seuil, 1981) est un roman propice à la dimension plurielle des lectures. L'hypothèse : les *fiction*s de Chraïbi évoluent dans une perspective de rapprochement des « amours impossibles » entre deux mondes (ou « civilisations-cultures ») qui sont appelés à se rencontrer pour ne cesser historiquement de rompre. Et ce continûment dans un constant rapport d'amour-haine. L'**antinomique** et le **paradoxal** résident à ce niveau.

Deux entités négocient leurs antinomies, gèrent des relations durables raffermies par le ciment durci, vite fissuré, du simplexe *dialogue des civilisations*. En d'autres termes, l'**exotique** et

l'endotique se retrouvent à l'intérieur d'une aire (topos) enflammée par un *soleil caustique*.
(Contexte spatial du roman).

Le discours littéraire chraïbien déploie des dispositifs fictio-diégétiques savamment référencés. Tentative d'exploration des *voies sans issues* d'une vaine tentation d'occidentalisation de certaines aires de la *terre d'Islam* diglossique et polymorphique. Par une rhétorique de métaphorisation de l'espace-temps linguistique, Chraïbi propose la découverte d'une poétique romanesque originale inscrite dans la postmodernité situable à contre-courant des discours réduits aux idéologismes. Autant de conceptions sur le retour des *reproductions* de l'Histoire à sa propre ressemblance figée.

Par ailleurs, le roman *picaresque* revisite par voie de pertinence le folklorique et le rustique. Dans *Une Enquête au pays*, Sancho Pança et son maître Don Quichotte ont leurs *avatars* échoués dans une terre d'aridité et d'ensoleillement violent. Une *terra deserto* placée sous le regard régnant de *Raho*, héritier d'une civilisation multiséculaire irracontable et inénarrable.

1. *Qui est ce re-PÈRE contre lequel on se révolte ?*

D. Chraïbi, écrivain de la révolte contre le père. → Thématique dominante pendant longtemps les travaux critiques et académiques d'universitaires français, représentative d'un paradigme présent-absent dans le corpus littéraire maghrébin de langue française (1950-1990). Confer les œuvres de Boudjedra, de Khaïr Eddine, illustratives de cette thématique-alibi pour les approches socio-ethnologique et psychanalytique avec une chimérique réactualisation schématique du mythe d'Œdipe.

Il s'agit d'une hypothétique liquidation symbolique du père (ou du rePÈRE ?), de ses avatars ou de ses figures emblématiques, procédant d'une émergence et, paradoxalement, d'une résurgence.

Émergence : le révolté ne résiste pas aux tentations d'adhérer à des langages, à des valeurs à des perspectives nouveaux, dits *modernes*. Autant d'éléments véhiculés par la sphère coloniale.

Résurgence : le révolté a ce sentiment frustrant de vivre l'intense et violent conflit intérieur schématisable à peu près comme suit : *s'imprégner des discours dominants (colonialistes, impérialistes, aliénants, voire athéistes) en même temps qu'avoir été traversé par les discours traditionnalistes (locaux : culture, langue et religion d'appartenance et du terroir)*.

Ce conflit, ample et transposé (avatars) à différents niveaux, génère une formalisation des *mondes séparés inconciliables* parce que d'obédience *éréniq*ue (pacifique consensuelle) chaque fois qu'est sur le point d'être grillée la *ligne de démarcation (ou le garde-fou)* qui empêche la consommation d'un mariage contre-nature.

Le père, suspecté de connivence tacite avec les représent(ants)tations du pouvoir colonial dominant, entraîne le fils dans les arcanes opaques du traumatisme de la castration symbolique, d'où la constante nausée vécue comme révolte intérieure inavouée, donc refoulée *ad minotaurus intra-muros*. Éléments qui renvoient à ce mythe de la créature abâtardie et source de déshonneur. La révolte, dans le corpus textuel maghrébin de langue française, n'est point réellement vécue, elle s'exprime au niveau du langage – intérieur, monologal, soliloqué – elle est diégétique dans sa forme et théorique dans sa thématique.

2. *Éloignez-moi (de) ce père que je ne saurais voir !*

De tradition critique, l'on admet que Chraïbi serait l'écrivain de la révolte et de la contestation :

« [P]our Driss Ferdi, l'homme à abattre par n'importe quel moyen, y compris le meurtre, c'est son propre père, le chef de famille haj Fatmi Ferdi. Le narrateur le désigne fréquemment par l'expression le seigneur, qui évoque avec bonheur un être omnipotent : cet homme exerce sur les siens un pouvoir théocratique qui courbe devant lui femme et enfants », écrit à ce propos Kadra-Hadjadji (1986 : 169).

Dans le même sillage thématique, Noiray (1996 : 49), place la révolte chraïbienne dans la logique manichéenne de la subversion :

« [Un] révolté contre le père et ses substituts [à fin d'] aboutir à une contestation et à une subversion de la religion en tant que fondement de l'ordre religieux ».

Considérons que l'œuvre de Chraïbi devrait être interrogée dans ses mouvements esthétiques et poétiques. L'auteur marocain ne saurait être réduit uniquement à cette image d'« Épinal » pour en faire un éternel révolté. Il est incontestable que cet écrivain est l'auteur d'une œuvre romanesque de dimension universelle. Depuis *Le Passé simple* jusqu'à *L'Homme du Livre*, un univers est là et où se voient mis en avant *l'impossible dialogue des Civilisations, les relations conflictuelles qu'entretiennent l'Occident et le « Dehors »* (Pays dits en voie de développement) *et, enfin, les*

Mondes séparés. Dans le point suivant, nous proposons d'observer comment s'exprime ce *conflit agônistique* dans l'écriture chraïbienne.

3. *Quelques segments illustratifs de la dimension des Mondes séparés*

Le corpus diégétique prend sa forme duelle pour séparer les mondes des uns et des autres. Noiray (1996 : 106) résume ainsi le roman :

« Deux enquêteurs [...] arrivent incognito dans un village berbère du Haut-Atlas marocain, isolé de toute "civilisation". Seul le chef connaît le but de leur mission secrète, qui sera peu à peu révélé : ils sont à la recherche d'un dangereux subversif que l'on soupçonne de s'être réfugié au village ».

une enquête au /pays/ ≠ /ailleurs/ (à l'étranger, par exemple).

Le relevé des *lexies* (segments phrastiques aléatoirement délimités, selon Barthes) du corpus romanesque révélateur d'un → **un divorce à tous les niveaux de l'entente et de la concorde : la consommation en règle d'un dissensus civilisationnel total.**

Une poétique développe l'idée d'un processus de transformation d'une réalité unique **bipolarisée divisible suite à une conjuration opposée à l'indivisible idéalisé de l'humain**. Dès le début, la géométrie du tracé planifié que représente la **route** préfigure une lecture qui s'achemine vers le sens *Duel* Vs le *Holon* :

« Si j'ai bien calculé, nous avons quitté la ville sur **une** belle autoroute. Celle-ci est devenue en très peu de temps **une** route ordinaire à **deux** voies, puis à **une seule** voie, va donc savoir pourquoi ». (Une enquête au pays : 13, par la suite *EP* : page).

Réunis par la profession, le statut et l'institution pour mener une enquête policière. Le jeu sur **l'unité** et la **dualité** annonce une poétique du *séparé*, du *divisible*, de la *cassure*, de la *rupture*. Les différentes origines sociales des protagonistes, l'un est fils de « notable », l'autre est celui d'« ouvrier-artisan » :

« Je vais te parler de mon père. Il était flic, comme moi. Il gardait la loi des Français [...] ». (*EP* : 18)

« Mon père à moi, dit [l'inspecteur Ali], tenait un **four**. Tu sais bien : un **ferrane** ». (EP : 19-20).

Le Chef à Raho:

« Ah ! ce qu'il fait **chaud** ! ça ne te fait rien, à toi, cette **chaleur d'enfer** ? » (EP : 28).

Tout sépare les deux hommes, le statut, le climat et la culture.

Le dialogue s'engage entre les civilisations dans la violence verbale nocive :

« Raho était en train de manier la pioche, essayant de creuser un trou dans la terre aussi dure que la civilisation ». (EP : 134).

Les dérives absurdes des tensions :

« Maudite soit la religion de ta race ! [le chef à l'inspecteur] – Je ne suis pas **juif**, dit l'inspecteur [...] Je suis **arabe** comme toi, chef ! » (EP : 22-23) ou :

« Moi je suis en **civil** et, toi, tu es en **uniforme**, en tenue de chef ». (EP : 24) ou encore :

« Ali agita sa langue toute la **nuit**, agita la **raison** jusqu'à la transformer en **irraison** pure et simple. Jusqu'à l'**aube**... » (EP : 210).

Le roman de Chraïbi construit une critique acerbe contre le fondement d'une pensée **dualiste** dominant indélébilement la civilisation occidentale. Non sans évoquer un **sourd** dialogue des civilisations : « *Ces hommes de la civilisation étaient montés jusqu'à lui (Raho, l'homme de la montagne), ils le **forçaient** à s'intéresser à eux et à leur monde, à **penser, comprendre, répondre** » ». (EP : 31).*

Ces civilisés (les deux enquêteurs qui lui font face) sont en fait des barbares aux yeux de Raho :

« Et peut-être le dialecte barbare qu'il employait était celui des démons... – Chif ! continuait l'inspecteur, nitimi pas dans cititat !... citun homme di Moyen Age, ti es di **double X**, toi, voyons !... » (EP : 36).

Dans la page précédente, la pensée de Raho est précisée :

« L'homme de la montagne n'avait pas bougé non plus qu'un **roc**. De ses **entrailles** à ses **yeux** montait l'incompréhension par **flots**. Il avait perçu les **cris** et les **mots**, l'agressivité et le mal, la détresse aussi, mais il n'arrivait pas à en reconstituer le sens. Se pouvait-il qu'un fils d'**Ève** et d'**Adam** eût plusieurs langues dans du masculin/féminin, les solide/liquide, le dedans/le dehors. la bouche et fût habité par tant de **démons** ? » (EP : 35) : se voient nettement les oppositions duelles à travers les éléments

Le discours du narrateur s'inscrit dans une logique de l'*agôn* = *dissensus* :

On émet l'hypothèse : Avec Chraïbi, on n'est jamais placé dans un *entre-deux*, mais plutôt dans le *deux* lui-même :

« Ce que je voudrais savoir, c'est ceci : es-tu **avec moi**, je veux dire pour l'ordre, la discipline et le devoir ? ou bien serais-tu par hasard **avec ces paysans galeux** ? » (EP : 56).

« Assis au milieu de l'enclos, sur une pierre plate, entre les **deux** moutons assoiffés et l'âne immobile, Raho contemplait le soleil couchant. Toute chose en était **issue**, toute chose y était **incluse** ». (EP : 60-61).

Quelques pages plus loin :

« Hajja, disait Bourguine [...] j'ai replacé l'image des légendes de Salomon là où elle était, entre les **deux morceaux de cuir**. » (EP : 64). En page 141, « Près de lui, à un jet de parole, un paysan était assis entre **deux buissons** roussis par trois ou quatre mois de soleil ». (EP : 141). « [I]l y avait **un** âne rouge aussi immobile que lui, les yeux vides, la queue pendante comme une corde de chanvre détressée, et **deux moutons squelettiques**. » (EP : 27).

La langue se met à fonctionner dans le sens philosophique du *deux*, confer cette reprise du même segment phrastique :

« Tant de choses, **tant de choses** étaient inutiles en ce monde, que les hommes avaient hissées et transformées en civilisation, achetant les **ténèbres** au prix de la **lumière** ». (EP : 60-61) ou aussi : « le commissariat du **commissaire** ». (EP : 18) ou « des pages et **des pages** sur ce qu'aurait dit ou **aurait** pu dire... » (EP : 125-126). Même jeu au niveau de la transcription orthographique : « Pas besoin de mule, Ha**JJa**. » (EP : 59). Ou l'onomatopée « **haha !** » (EP : 59).

Conclusion

Pour aboutir à un résultat concret, il nous suffit de dresser un récapitulatif pour mieux préciser cette poétique des mondes séparés ; séparés aussi dans les éléments qui en constituent l'essence et l'idéologie. Ainsi, les mouvements de pensée à partir desquels des systèmes philosophiques et des mouvements d'idées ont vu le jour et contribué au jeu idéologique ne sont pas en reste d'être évoqués par *l'implicite* et le *connoté*. Le dualisme et le holisme qui entretiennent des tensions conflictuelles sont bien là. D'autre part, l'image de l'âne rouge *immobile*, contrastant peut-être avec la voiture des deux enquêteurs, l'*automobile* est aussi un référent intertextuel littéraire qui renverrait à ce conte publié en 1956 par D. Chraïbi, épuisé et jamais réédité.

Bibliographie

- Basfao, K. « Pour une relance de l'affaire du *Passé simple* ». In : *Itinéraires et contacts de cultures*, Vol. 11. Paris : L'Harmattan. p. 57-66
- Berthoz, A. 2009. *La Simplexité*. Paris : Éditions Odile Jacob.
- Chraïbi, D. 1981. *Une enquête au pays*. Paris : Éditions du Seuil.
- Chraïbi, D. 1991. *L'inspecteur Ali*. Paris : Éditions Denoël. Folio, N° 2518.
- Collectif. 1990. Littératures Maghrébines. Colloque Jacqueline Arnaud, Tome 2, *Itinéraires et contacts de cultures*, Vol. 11, Paris : L'Harmattan – Publications du Centre d'études francophones de l'Université de Paris VIII.
- Fouet-Fauvernier, J. 1999. *Driss Chraïbi en marges*, Paris : L'Harmattan.
- Kadra-Hadjadji, H. 1986. *Contestation et révolte dans l'œuvre de Driss Chraïbi*. Alger-Paris : ENAL-Publisud.
- Monserrat-Calls, C.1990. « Driss Chraïbi ou La délectation de la ruse », dans : *Itinéraires et contacts de cultures*, Vol. 11, Paris : L'Harmattan. p. 79-82.
- Noiray, J. 1996. *Littératures francophones. 1. Le Maghreb*. Éditions Belin.

Le jeu des langues dans le texte boudjedrien**Dr. Samira Souilah****Université d'Annaba.****Résumé**

Ecrire en langue française pour un écrivain maghrébin est un choix qui véhicule plusieurs enjeux idéologique, politique, économique et social ; mais introduire dans le texte la langue arabe cela renvoie à une autre conception de l'écrivain qui le démarque et le positionne par rapport à d'autres écrivains d'expression française.

Mots clés : langue – intrusion – arabe – identité –coexister.

introduction

La langue est l'outil d'expression de l'écrivain, il la réinvente et la manipule pour écrire. Ecrire en langue française témoigne d'un choix et d'une idéologie propres à l'écrivain. Ce dernier opte pour la langue du colonisateur pour dire ce que sa langue maternelle ne lui permet pas de formuler. Mais, il transcrit cette dernière dans la langue de l'Autre et peint même des tableaux de sa société avec des mots étrangers. Il se retrouve à tanguer sur une mer de mots engendrant une polyphonie de sons et de sens. Pour R. Robin :

Qu'on écrive dans une seule langue ou dans une langue étrangère, le travail d'écriture consiste toujours à transformer sa langue en langue étrangère, à convoquer une autre langue dans sa langue, langue autre, langue de l'autre, autre langue. On joue toujours de l'écart, de la non-coïncidence, du clivage. (R. Robin, 1992).

R. Boudjedra est parmi ces écrivains qui se baladent entre la doxa de la langue française et le parler algérien. Cette particularité donne une distinction à son écriture et à ses écrits. Ce choix d'écriture plurilingue suggère de multiples lectures et interprétation. A travers cet article, nous tenterons de démontrer le rapport écrivain/ langues et son apport au texte littéraire grâce à une lecture analytique et interprétative.

1-La présence des langues

Le texte fait « coexister des fragments de langues diverses » (Maugueneau, 1993 : 106), véhiculant une écriture spécifique, créatrice d'une nouvelle organisation de ce dernier. Le mélange des langues renvoie à cette particularité textuelle où un jeu de points de vue et de focalisation de l'écrivain le positionne par rapport à lui-même, à son texte et au lecteur, opérant ainsi au niveau textuel une dichotomie formelle et significative, transformant le texte en un carrefour de voix et de cultures.

1.1 Au niveau formel : ces langues sont des « tâches » et même des images dans l'image textuelle qui suscitent l'interrogation et appâtent à la fois le lecteur. Cet extrait du texte *L'insolation* le montre :

ما أضيع اليوم الذي مر بي
من غير أن أهوى و أن أعشق.

(Boudjedra, 1972 : 162)

آه يا بلارج يا طويل القائمة
سبعة سنين ما صليت

كجيت انصلي انسيت السورة (Boudjedra, 1972 : 168)

Ces deux extraits, le premier est une chanson de Oum Kaltoum et le second une chanson du terroir algérien, s'imposent dans l'espace textuel comme une démarcation visuelle pour le lecteur, que Charles Bonn trouve nécessaire, puisque cette image recrée « la chair, c'est-à-dire les vides fondateurs, pour en faire naître à nouveau les interrogations de la pensée » (Christin, 1995 : 123). Cette intrusion iconique offre d'une part une première impression et un certain sens du texte. D'autre part, elle détruit le conformisme textuel et positionne l'écrivain qui piège le lecteur cherchant une réponse à cette présence étrangère.

1.2 Au niveau narratif : l'intrusion d'autres langues dans la narration se fait de différentes manières :

- a- Par la voix du narrateur. Elle est mise en évidence entre parenthèses, ou bien en italique, cette langue intruse est isolée, écartée pour former un croisement avec le texte en langue française. Exemple :

(de l'arabe ASKAR : soldat. Sens modifié en 1830) (Boudjedra, 1972 : 36).

(Light Amplification by stimulated Emission of Radiations) (Boudjedra, 1975 : 150).

- b- Aussi, cette intrusion se fait par la voix du personnage où les mots surgissent complétant ou entravant sa réflexion.
- c- L'écrivain est omniprésent par les différentes voix textuelles. Boudjedra use de la langue arabe qui est une « nécessité [pour] exorciser le fait d'être un Algérien » déclaration de (Boudjedra, 29 Janvier 2003). Cette intrusion de la langue arabe constitue une nécessité de l'écrivain à reproduire ses expressions en langue arabe, constituant un signe d'appartenance et une empreinte de ses origines. Pour rehausser ce jeu des langues, l'écrivain use de différents procédés.

2- Les procédés du Jeu linguistique

R. Boudjedra utilise un langage imagé qui traduit le dialecte algérien, où la langue française se transforme en une allégorie qui transpose la culture d'un peuple, sa vision personnelle qui donne un timbre arabe, algérien, dans une langue autre : « Ces mâles (...) rodent autour du bonheur des autres comme des mouches autour d'une goutte de café sucré à point » (Boudjedra, 1972 : p.160). Cette traduction métaphorique donne un accent particulier, et même original que C. Bonn qualifie d'**arabisme**.

Cette langue dans une autre langue dénote aussi d'une crise identitaire et d'un déracinement de la parole, renvoyant au poids d'un héritage historique, mais aussi à une situation sociopolitique semée d'interdits, de non-dits qui dénotent d'un état de soumission, et même de résignation. Pour exprimer ce malaise, quelques énoncés parsèment le texte, ces voix d'extériorisation résument cet état marginal : « Elle me dit dans une langue qui n'était pas la mienne, mais qui m'était familière » (Boudjedra, 1972 : 95). Cet énoncé construit toute une problématique de la dépossession de l'écrivain et son adoption d'une langue de dominant, inversant les rapports suggérant ainsi toute une polémique qui est dominant et qui est dominé ?

Ni le texte, ni l'écrivain ne répondent à cette question qui reste ouverte et donne la liberté au lecteur de répondre et de se positionner à la fois par rapport à ce rapport de force langue/ Histoire.

Un autre procédé a été utilisé par l'écrivain, il s'agit d'extraits renvoyant à la culture. Ces chants du terroir constituent un signe identitaire et culturel de l'écrivain et du texte :

ما أضيع اليوم الذي مر بي

(Boudjedra, 1972 : p.162) من غير أن أهوى و أن أعشق

آه يا بلارج يا طويل القائمة

سبعة سنين ما صليت

(Boudjedra, 1972 :168) كجيت انصلي انسيت السورة

Ainsi, la langue maternelle s'impose pour dire la nostalgie de l'enfance, la culture du terroir et l'appartenance à un espace géographique. Au niveau textuel, ce chant converge avec la narration dans un cri de lamentation du personnage narrateur dans sa quête de l'autre, et même de soi. Toutefois, cette intrusion constitue pour le lecteur étranger, une coupure linguistique et significative causant son instabilité et le piégeant dans une quête de sens.

Le brouillage est un autre aspect ludique du jeu des langues qui nargue le lecteur en transcrivant en français l'arabe dialectal algérien, quelquefois sans traduction :

« Mahboul ! Mahboul ! » (Boudjedra, 1972 : 22).

« Garagouz ! » (Boudjedra, 1972 : 28).

« Bariz » (Boudjedra, 1972 : 40).

« Loudnine » (Boudjedra, 1972 : 41).

« Allah ! Allah ! » (Boudjedra, 1972 : 52)

« Aouah ! Aouah ! (Boudjedra, 1972 : 69 -100)

« Ch'hili » (Boudjedra, 1972 : 166)

« Kelb » (Boudjedra, 1972 : 166)

« Aouah » (Boudjedra, 1975 : 111).

Ces expressions se présentent sous la forme d'un discours direct où le personnage crie, accuse, juge, en usant d'une langue populaire représentant un point d'ancrage avec le lecteur maîtrisant l'arabe et un rejet de l'étranger, lui imposant ainsi des coupures de sens.

La langue française traversée par la langue arabe est qualifiée de « bilingue » par Abdel Kebir Khatibi, dénotant d'une crise identitaire et d'un besoin d'afficher sa différence. Nous pensons aussi que c'est une digression consciente et/ou inconsciente de l'écrivain qui vit un entre deux linguistique, culturel, et même social.

Boudjedra a choisi cette confusion des langues, une expression d'un des personnages résume ce malaise : « Il baragouinait » (Boudjedra, 1972 : 73). D'un côté, ce verbe reflète la non-maîtrise du personnage de sa langue maternelle et sa perte dans un univers sans langue, traduisant ainsi une crise de communication de l'être avec soi-même et avec les autres. D'un autre côté, il renvoie au rapport du lecteur à la langue arabe qui se retrouve dans la même situation que le personnage amnésique de sa langue.

Le choix d'autres langues, croisant la langue initiale du texte, crée un écrit spécifique marqué par des moments d'écarts qui causent des troubles d'interprétation du lecteur. Afin d'expliquer ce piège linguistique, une publicité est introduite dans le texte catapultant le lecteur dans un univers réel. Cette publicité n'apporte aucune richesse significative au texte, mais constitue une entaille au niveau typographique, puisqu'elle est écrite en italique et en quatre langues (l'arabe, le français, l'anglais et l'allemand). La visée de cette ouverture linguistique est l'universalité du texte, mais nous pouvons avancer l'idée que c'est une forme d'égarement du lecteur qui ne maîtrise pas une de ces langues, avec pour message implicite de l'écrivain : Contentez-vous de vous limiter à ces quelques lignes dans la langue maîtrisée. Le texte de cette publicité est présenté en italique :

اجعلوا القطنة في هذا الضرف
وضعوها هي الأخرى في الصندوق
الذي جعل لهذه الغاية حذار!
لا ترموا بها في المراض خشية
أن يسد. إن كاغط هذه العلبة
قد استعملت في صناعته عقاقير
مضرة, فلا تضعوا فيه أي نوع من

*Introduisez votre garniture hygiénique
dans cette pochette et déposez celle-ci dans
le récipient installé à cet effet. Très important :
ne pas jeter dans les W.-C. qui risquent
d'être obstrués. Le papier de cette pochette
comporte une composition néfaste à l'introduction
des produits d'alimentation. (Boudjedra, 1972 : 133).*

*For keeping sanitary towlels etc. After
use to be put into the pail destined for it.
For the removal will be taken care of.
Not to be thrown into the lavatories. (Boudjedra, 1972 : 133).*

*Zum ablegen von hygiene-binden und anlichem.
Nach benutzungin den dafür bestimmien
eimer Zu deponieren für entfernung wird
sorge getragen. Nicht in die toilette zu werfen. (Boudjedra, 1972 : 134).*

Cette traduction systématique constitue une forme d'intertextualité et une ouverture du texte sur d'autres langues lui donnant une certaine universalité, mais n'enrichit en rien la narration.

Ces intrusions de la langue arabe offrent une richesse de sens. Alors que les chants soutiennent la narration, les termes surgissent pour clore une conversation, marquer la dominance du personnage en passant d'une langue à l'autre ou bien pour renforcer un jugement ou une situation. Ce jeu marque un réalisme révolutionnaire (notion de Todorov) où l'écrivain fait appel à des énoncés extra-diégétiques pour renforcer sa vision interne du récit, mais aussi consolider son rejet des normes textuelles

3. Le rapport de l'écrivain à ses langues

En injectant essentiellement des termes de sa langue maternelle, l'écrivain s'accroche à sa réalité, à ses origines et à sa mère (dans le cas de Boudjedra). Une citation d'Assia Djébar nous éclaire sur ce rapport que l'écrivain d'expression française entretient avec la langue de l'autre :

« Au fond, tout mon travail de vingt à quarante ans a été de rechercher cette ombre perdue dans la langue française. Il y a deux sortes de perte : la perte qui vous hante et la perte que vous oubliez, l'oubli de la perte. Le terrible, c'est l'oubli de la perte »
(Gauvin, 1997 : 30).

Cette citation exprime la peur qui œuvre en même temps que l'écriture du texte en français. L'oubli ou le désir d'oublier sa langue maternelle est une hantise qui fait souffrir l'écrivain.

Ce rapport à la langue de l'autre, pour Jacques Derrida (il a pris l'exemple de Khatibi), « représente ou réfléchit une sorte « d'aliénation » originaire qui institue toute langue en langue de l'autre : l'impossible propriété d'une langue » (Derrida, 1996, : 121).

Cette dépossession et cette prise de conscience de l'écrivain, de sa situation de laminaire linguistique, le réduisent à un éternel état de soumission à l'autre, mais aussi à l'errance entre des univers linguistiques.

Cependant, ce rapport à la langue véhicule une idéologie évolutive. Si dans les années 50, c'était un « butin de guerre » comme le qualifiait Kateb Yacine, la quête de son identité, de ses origines délaissées avec la langue maternelle où l'écrivain se transforme en victime de son Histoire.

Actuellement, le choix d'autres langues dénote d'autres prérogatives propres à chaque écrivain où il n'est pas « confronté à la langue, mais à une interaction de langues et d'usages, à ce qu'on pourrait appeler une interlangue. (...). Cette notion d'interlangue vise l'hétéroglossie foncière, le « dialogisme » (M. Bakhtine), à travers lesquels s'institue l'énonciation singulière des œuvres » (Mingueneau, 1993 : 104).

Pour Boudjedra, son choix, plurilingue des années précédentes, est différent de ses objectifs actuels, il constitue une ouverture sur les autres cultures et une richesse linguistique et apporte une universalité au texte.

Boudjedra a su définir ce rapport qu'il a à la langue de l'autre, en ces termes :

« Les mots m’habitent. Me squattent même. Me laissent perplexe. J’ai remarqué que la littérature y trouve son compte (...) Toutes les langues ont trop de mots pour dire les choses. Le français est volubile. La langue arabe, elle est excessive ! (...) s’exprimer est une entreprise inhumaine, impossible si l’on veut parler juste (...) parce que les mots sont rétifs. (...) En un mot, c’est parce que je suis balloté entre les mots arabes, les mots berbères et les mots français que chaque fois que je m’exprime oralement ou par écrit, il y a une énorme perte, une sorte de fuite du sens et des sens » (Albert, 1999 : 34).

Conclusion

Boudjedra s’est détourné d’une écriture classique vers une écriture du dérisoire, dans le sens du jeu. Il joue de la langue, du lecteur en utilisant cette diversité linguistique qui exprime plusieurs enjeux : une crise identitaire, une nostalgie de la langue maternelle réprimée par un désir de détachement et une création d’une nouvelle organisation du texte. Cet amalgame donne une identité à l’écrit et définit la langue de l’écrivain que Lise Gauvin qualifie de « surconscience linguistique » (Boudjedra, 1972 : 6), c’est-à-dire l’écrivain écrit dans la langue qui lui est la plus proche, devenant un adjuvant qui désaliène le corps de ses blessures.

Bibliographie

Albert C. (1999), *Francophonie et identités culturelles*, Paris : Karthala.

Christin A. M. (1995), *L'image écrite ou La déraison graphique*, Paris : Flammarion coll. Idées et Recherches.

Boudjedra R. (1972), *L'insolation*, Paris : Denoël.

Boudjera R. (1975), *Topographie idéale pour une agression caractérisée*, Paris : Denoël.

Boudjedra R., « Ecrire algérien » in *Le Matin*, 29 Janvier 2003.

Derrida J. (1996), *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris : Galilée.

Gauvin L. (1997), *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris : Karthala.

Maingueneau D. (1993), *Le contexte de l'œuvre littéraire. énonciation, écrivain, société*, Paris : DUNOD.

Robin R. « La brume-langue », in *Le Gré des langues*, n°4, L'Harmattan, 1992.

Voies et voix de la BD algérienne.**Dr Faïd Salah****Université de M'Sila**

« Lorsque l'étude de la bande dessinée aura dépassé le stade ésotérique et que le public cultivé sera disposé à y prêter la même attention soutenue qu'il apporte aujourd'hui à la sonate, à l'opérette ou la ballade, on pourra – à travers une étude systématique de sa signification – dégager son importance pour l'élaboration de notre environnement quotidien et de nos activités culturelles. »

Umberto ECO, 1972.

Introduction

Oser aborder la bande dessinée dans une optique didactique est, nous semble une aventure ; une aventure digne d'être vécue étape par étape, moment par moment et pourquoi pas, menée jusqu'aux bords les plus redevables, car l'enjeu est quasi important pour ne pas dire crucial ; il s'agit au fait de l'intérêt que l'on pourrait faire acquérir à travers l'enseignement / apprentissage de cet outil dans les différentes approches relatives à l'activité de la lecture.

1. Autour des BD

A l'âge où nous étions petits ou même dans celui où nous sommes actuellement adultes, chacun de nous a dû certainement croiser une ou plusieurs bandes dessinées. Peu importe la visée motivante ayant causé ce croisement, mais cette expérience a permis sans nul doute à chacun de nous de construire sa propre idée à propos des bandes dessinées, et nous pouvons clairement constater que toutes nos idées, ont la faculté commune de considérer les bandes dessinées comme un genre à part entière.

Nous possédons donc un certain nombre d'informations qui nous permet, à des degrés différents, de saisir ce genre et de le comprendre dans son assertion la plus générique et la plus simple, mais nous ignorons, à des degrés également différents, tant d'autres informations sur les bandes dessinées, informations spécifiques relevant de certains détails pouvant nous aider à mieux comprendre ce genre.

La présente étude vient donc dans cette ambition ; désormais, ce que nous visons à travers cet article ne se limite pas uniquement à un ordre informationnel en superposition ni à des indications qui peuvent être en compilations en ce qui concerne le domaine des bandes dessinées, mais plutôt, une description. Description qui, sur le plan méthodologique, se veut un terrain de rapprochement entre le lecteur et ce genre ; description qui se veut aussi une sorte de synthèse, où il serait question de proposer, comme problématique, la comparaison de la compétence de compréhension en lecture *ordinaire*¹ avec la même compétence en lecture de bandes dessinées.

2. La bande dessinée algérienne

Il nous semble important de faire constater, avant d'évoquer l'histoire de la bande dessinée algérienne, le manque flagrant d'ouvrages ou de publications traitant le sujet en Algérie ; et nous nous voyons largement indécis de pouvoir fournir des motifs dialectiques et conséquents. Nous pouvons penser par exemple, que cette défaillance est due, d'une part au retard cumulé dans le développement même de la bande dessinée en Algérie ou qu'un très grand nombre de bédésistes algériens se retrouve installé en France, et d'autre part au fait que les chercheurs et les pédagogues en Algérie n'ont pas pu libérer la bande dessinée de son embouteillage historique comme nous le verrons plus loin. En contre partie, nous devons insister sur le fait que la publication de bandes dessinées en Algérie en tant qu'un art à part entière, a connu certainement des moments de grandes éclosions.

En effet, les premières apparitions de bandes dessinées en Algérie peuvent remonter à l'époque coloniale des années 1950 ; c'est grâce à la presse coloniale assurément que la bande dessinée se perçoit publier sous forme de caricatures dont nous illustrons par Ismael Aït Djaffar l'auteur de *Complaintes des mendiants de la Casbah*, et reconnu parmi les précurseurs de la caricature en Algérie ; mais il faut vraiment attendre 1962 – date de l'indépendance de l'Algérie – pour que son histoire débute réellement.

Afin de glorifier l'évènement de libération dans le pays, plusieurs journaux vont faire appel à certains dessinateurs tels que Chid, Haroun et Mohamed Aram qui, en publiant *Naar*, va raconter l'histoire d'un jeune héros luttant contre des sirènes. La première intention donc est d'utiliser la bande dessinée comme un moyen pour exprimer une certaine fierté après tant d'années de colonisation. C'est d'ailleurs dans la même époque que va apparaître un personnage important dans l'histoire de la bande dessinée algérienne : *Mimoun* qui devient plus tard *Bouzid* « figure 01 », conçu par Slim avec *Moustache et les frères Belgacem* en 1968, ce personnage représente l'image

¹ Il s'agit des séances de lecture fréquemment pratiquées par les enseignants et menées quotidiennement par des élèves en FLE ; des séances faisant références au manuel scolaire, au guide du maître et au programme officiel de primaire.

du pauvre bédouin affrontant l'homme le plus riche de son douar *Sid Sadik* qui tente de lui subtiliser sa bien-aimée *Zina*.



Figure 01. Le personnage populaire *Mimoun (Bouzid)* dans
Moustache et les frères Belgacem de Slim en 1968².

A travers le personnage de *Bouzid*, Slim va se projeter avec une série qu'il intitule *Bouzid Ya Bouzid* « figure 02 » dans laquelle, il va résumer trente ans de l'histoire de l'Algérie : outre que le combat qu'il menait individuellement contre son ennemi *Sid Sadik*, *Bouzid* va relater les événements relatifs à la Révolution agraire qu'a connue le pays au cours des années 1970 dont le slogan était "*La terre à celui qui travaille*".

² http://www.toutenbd.com/article.php3?id_article=923/ Le 18/04/2017.

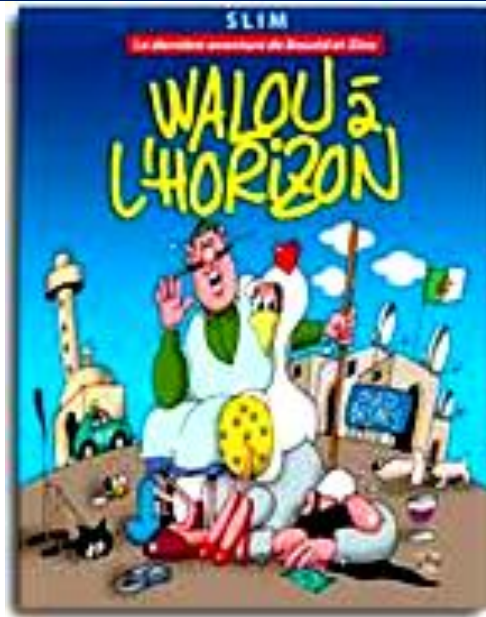


Figure 02. Dernière bande dessinée de Slim : *Walou à l'horizon*,
publiée en 2003 aux Editions Tartamudo³.

Mais il faut encore attendre jusqu'au 1969 pour qu'une véritable revue de bandes dessinées voit le jour : *M'quidech*⁴. Cette revue créée par un groupe de dessinateurs dont la moyenne d'âge est de 16 ans, est publiée par la *SNED*⁵ dans les deux langues : le français et l'arabe ; l'intérêt est sans doute, de tenter de faire face aux diverses publications venant de l'autre rive, l'Europe et la France en particulier. Cet intérêt se traduit visiblement par le fait d'habiller les personnages avec des costumes nationaux, un décor qui trace l'image des villages du pays et surtout un héros dont le caractère est strictement nomade, racontant dans un style divertissant l'histoire de l'Algérie.

La bande dessinée va connaître en 1972 des perturbations de la publication ; de larges interruptions⁶ par la *SNED* vont donc perturber la revue *M'quidech*, ce qui se répercutera négativement sur l'essor du genre dans cette époque appelée période de *passage à vide*⁷ ; signalons toutefois que certaines revues officielles vont poursuivre fréquemment leurs publications, notamment les travaux de Slim. Huit ans après, la bande dessinée algérienne va reprendre son élan.

³ *Ibid.*

⁴ Nom d'un personnage mythique des contes populaires algériens d'une ruse purement naïve et d'une intelligence innée.

⁵ *SNED* : Société Nationale d'Édition et de Diffusion créée en 1966 par l'ordonnance n°66-28 du 27 janvier 1966.

⁶ Ces perturbations ont précédé le projet de remplacement de la *SNED* par l'*ENAL* (Entreprise Nationale Algérienne du Livre) en 1983 qui constitue une entreprise publique ayant pour activité l'édition et la distribution ; la *SNED* fut donc officiellement dissoute en 1998.

⁷ <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-5852003.html>/ Le 14.04.2017.

Les années 1980, en effet, ouvriront de considérables perspectives avec, entre autres, le festival de bande dessinée et de caricature donné à Bordj El Kiffan en 1986 ; l'Etat prend en charge l'initiative de subventionner quelques publications. Parallèlement, les thèmes évoqués dans ces publications demeurent toujours attachés à la société et à son actualité ; nous pouvons citer à titre d'exemple la question de l'identité représentant le thème majeur de ces publications.

3. Epanouissement de la BD algérienne

L'évènement politique de 1988⁸ a poussé le président Chadli Ben Djedid à concéder une certaine démocratisation au pays, cela va engendrer une presse dite indépendante qui, en se permettant de critiquer librement le régime, contribue à une fécondité de la bande dessinée et révèle en temps voulu, de nouveaux bédéistes très compétents tels que la dessinatrice Daiffa, reconnue comme étant la première femme algérienne pénétrant le domaine de dessin dans la presse. Daiffa, en fait, a pu conjuguer le combat que menait la femme algérienne dans son quotidien social à travers ses planches regroupées dans le recueil *L'Algérie des femmes*.

Cette liberté enfin retrouvée, redonne à la bande dessinée un souffle et une vivacité qui vont lui permettre de saisir plusieurs groupes de jeunes dessinateurs intéressés et captivés par le genre, de même qu'un grand public assoiffé qui devient très rapidement admirateur. Parmi les résultats de cette mouvance dans la sphère de bandes dessinées, nous prenons le cas d'un nouveau périodique créé par ces jeunes dessinateurs, déjà devenus bédéistes, *El Manchar*⁹. Ce bulletin fondé par Sidi Ali Melouah, entremêlant des dessins majoritairement ironiques « figure 03 » avec des textes qui vont devenir de plus en plus aigus et piquants, va réaliser un chiffre inédit : 200 000 exemplaires ont été tirés ; le bulletin de Sidi Ali va cueillir aussi de novices dessinateurs en leur offrant la possibilité de grimper le podium tels que Dilem, Sour, Fathy, Hic, Benyazzar, Bouss, Aknouche, Ayoub, Abi, et Gyps. Ce dernier justement, va à fond de train inquiéter plusieurs personnalités dans le pouvoir.

⁸ Manifestations du peuple contre le parti unique.

⁹ *El Manchar* en français, la scie : le terme désigne une liberté de faire de la critique dans tous les domaines, y compris celui politique.



Figure 03. Une case satirique dans *El Manchar*
publié en 1990 et fondé par *Sid Ali Moualeh*¹⁰.

Faisons dire néanmoins qu'un autre évènement politique¹¹ va freiner ce considérable élan qu'a connu la bande dessinée algérienne. *La décennie noire* frappant le pays après 1991, contraint donc plusieurs dessinateurs à quitter l'Algérie pour aller se réfugier dans l'autre rive de la méditerranée, notamment en France. Gyps, faisant partie de ces bédéistes qui se sont installés en France, va éditer des albums qui vont traiter des thématiques déterminantes jugées plutôt très audacieuses telles que la vie sexuelle des Algériens : *Algé rien* ou encore, ce que Gyps préfère appeler la guerre civile en Algérie « figure 04 » : *FIS and love*¹².

¹⁰ *op.cit.* : http://www.toutenbd.com/article.php3?id_article=923/ Le 18/04/2017.

¹¹ Les élections législatives de 1991 et ses conséquences à l'égard du parti politique appelé F.I.S. (Front Islamique du Salut).

¹² *op.cit.* : <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-5852003.html/> Le 14.04.2017.



Figure 04. Une scène Ironique dans *FIS and love* de Gyps¹³.

Faisons aussi remarquer que cet exode des jeunes dessinateurs en France va contribuer, entre autres, à mieux faire connaître la bande dessinée algérienne par le public français. Jacques Ferrandez, par exemple, va publier ses *Contes d'Orient* ; dans lesquels il trace, à travers des chroniques fragmentées, l'histoire de l'Algérie depuis les années 1830 jusqu'à l'indépendance en 1962, passant par la guerre de libération de 1954. Ferrandez conçoit dans ces séries des personnages hétérogènes représentant différentes couches sociales, ce qui va lui permettre d'évoquer à travers ces personnages des notions comme la bonté, le courage, la pauvreté et surtout la violence.

S'inscrivant dans la même lignée, nous citons également Farid Boudjellal né à Toulon en 1953. Scénariste, humoriste, chroniqueur et illustrateur de bandes dessinées, Farid va réaliser des albums humoristiques considérés comme des bandes dessinées innovantes. Il va donc aborder plusieurs sujets dans ses séries ; à savoir, la vie quotidienne des couples mixtes dans *Jambon-Beur*, les attitudes des extrémistes religieux dans *Juifs-Arabs* ou encore l'histoire d'un petit enfant souffrant d'une poliomyélite que nous pouvons répertorier parmi les séries autobiographies : *Petit Polio* « figure 05 ».

¹³ op.cit. : http://www.toutenbd.com/article.php3?id_article=923/ Le 19.04.2017.

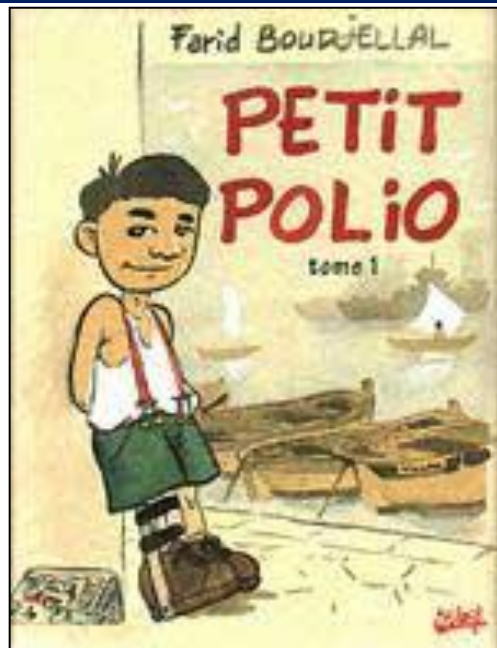


Figure 05. L'histoire d'un petit garçon atteint de la polio par *Farid Boudjellal*¹⁴.

De retour en Algérie, nous allons constater qu'après la décennie noire, trop peu de choses ont changé par rapport au développement de la bande dessinée. Au niveau de la liberté d'expression en effet, nous remarquons que la corde se serre davantage ; le parlement algérien va adopter en 2001 des pénitences pouvant aller de deux à douze mois de prison ou des amendes de 50 000 à 250 000 dinars, soit de 730 à 3700 € pour toute « *atteinte au président de la République en termes contenant l'injure, l'insulte ou la diffamation, soit par l'écrit, le dessin ou par voie de déclaration* »¹⁵

Ce préjudice va donc s'élargir pour toucher d'autres personnes ou autorités comme le Parlement, l'armée ou certaines institutions publiques. Après la décennie noire donc, l'Algérie a retrouvé la paix et la stabilité longuement perdues ; et contrairement à ce que l'on doit penser, la plupart des bédéistes ayant quitté le pays, surtout ceux qui se sont installés en France, ne sont pas rentrés pour des raisons ou pour d'autres.

Nous pouvons penser certes à un certain nombre de critères ayant retenus ces bédéistes tels que le progrès technique et technologique de la bande dessinée en Europe ou en France qui devance celui que l'on retrouve en Algérie, une marge de liberté de s'exprimer à travers la bande dessinée dans le contexte politique plus étendue et d'autres paramètres sociaux.

¹⁴ *Ibid.* Le 19/04/2017.

¹⁵ *op.cit.* : <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-5852003.html> / Le 14.04.2017.

Mais pour arriver à la fin, faire de la bande dessinée ce n'est pas forcément faire de la politique. La bande dessinée en Algérie est restée paradoxalement prisonnière de sa conjoncture la liant avec le contexte politique, et elle n'a pas pu s'en détacher, ce qui nous pousse à constater une absence quasi importante d'une médiatisation de cet outil dans le domaine pédagogique. Un domaine qui constitue un terrain très fertile en Algérie étant donné que la majorité de ces bédéistes sont de véritables francophones et que, sur le plan social, l'utilisation de la langue française occupe la seconde position après celle de la langue arabe considérée comme étant langue maternelle.

Conclusion

En conclusion, nous allons dire que la bande dessinée algérienne – publiée dans un pays considéré parmi les premiers au Maghreb vis-à-vis de sa production et de sa publication – connaît actuellement une remarquable régression surtout au niveau de l'impression ; l'absence d'une certaine spécialisation déclarée dans ce genre, se traduit par un grand manque d'albums spécifiques aux bandes dessinées. La plupart des planches donc apparaissent sur les pages de certaines revues ou en marge de quelques journaux.

Mais disons que, singulièrement, et par le fait qu'elle soit historiquement liée à l'aspect politique du pays, la bande dessinée algérienne parvient quand même à se donner la possibilité de se renouveler continuellement, marquant malgré cela, une apparente instabilité au niveau de sa courbe d'évolution et par rapport à ses semblables bandes dessinées américaine et européenne.

A titre illustratif, sous le slogan *Alger, bulles sans frontières*, le public algérien admirateur de bandes dessinées a été invité à visiter et participer au Festival International de Bande Dessinée d'Alger (*FIBDA*¹⁶) qui s'est tenu dans sa 4^{ème} édition à Riadh El Feth –Alger–, capitale du pays du 05 au 08 octobre 2011 ; ce festival a insisté sur la qualité des bandes dessinées et a été, d'après les spécialistes, beaucoup prometteur à travers des expositions, des livres et des séances de dédicaces, d'où il a permis aux bédéistes algériens de rencontrer, mais aussi et surtout, d'établir un échange avec leurs collègues notamment français afin de tenter de récupérer l'élan convenablement mérité par les bandes dessinées en Algérie.

¹⁶ <http://www.bdalger.net/> Le 15.04.2017.

Bibliographie

1. Baron-Carvais, A. (2007). La bande dessinée. Paris : PUF, Coll. Que sais-je ?
2. Blanchard, G. (1975). Esartinuloc ou les alphabets de la bande dessinée. Revue Communication et langages. n°26, pp.25-45.
3. Chante, A. (1996). 99 réponses sur la bande dessinée. France : Réseau CRDP/CDDP du languedoc – Roussillon.
4. Courtès, J. (1995). Du lisible au visible. Analyse sémiotique d'une nouvelle de Maupassant, d'une bande dessinée de B. Barbier. Bruxelles : De Boek Université, coll. Culture et communication.
5. De la Croix, A. & Andriat, F. (1979). Pour lire la bande dessinée. Bruxelles : Casterman.

6. Falardeau, M. (1993). La bande dessinée au Québec. *Revue Communication et langages*. n°96 2ème trimestre, pp.46-62.
7. Faur, J-C. (1983). *A la rencontre de la bande dessinée*. Marseille : Bédésup.
8. Filippini, H. & Bourgeois, M. (1976). *La bande dessinée en 10 Leçons*. Paris : Hachette.
9. Filippini, H. (1989). *Dictionnaire de la bande dessinée*. Paris : Bordas.
10. <http://la-plume-francophone.over-blog.com/article-5852003.html/>
11. <http://www.bdalger.net/>
12. http://www.toutenbd.com/article.php3?id_article=923/

Mourning the Common Sense of Humanity in the Slavery of Modern Times.

Par Amine Chaami
Centre universitaire d'Aflou

Abstract :

This research is an attempt to understand why and how our common sense humanity is not in the heart of the new global political and economic concerns, and what opportunities there are for who are enslaving themselves especially in Africa to reposition themselves in the world, and reposition the world with regard to their own existence. It is a must to alarm every human being of the debasement of our common sense humanity. It is also a must to shed light on the injustice, the outrage, and the illusions which is the slavery of the modern times.

Keywords : common humanity, injustice, the modern times, slavery.

1. Introduction

The history of Africa is concurrent with slavery. The continent was a bystander of slave trade. The oldest slave trade, trans-Saharan slave trades, the Red Sea and the Indian Ocean, and all date back to the ancient times from. During these times, slaves were taken from the southern Sahara desert and transported to North Africa and the Middle East. In the 15th century, slaves from West Africa and East Africa stumbled themselves in the European colonies of the New World.

2. The Logic of *Modern Slavery*

It is argued that slavery is a moral and a material dominance by the human being, and it is brought into being by the use or the threat of using physical and psychological sadism. It is branded by the unlimited authority of the slaveholder over the slave. The authority of slaveholder expelled all the authority and the will of the slaves.

During the four centuries of trans-Atlantic slavery, the slave trade was in fact legal. Today, slavery has been officially abolished globally. In theory, every state is responsible for ensuring that slavery is not occurring within its borders. In reality, however, it is one of the most severe abuses of human rights today. Slavery, although an illegal activity, remains an ever-present, albeit concealed, aspect of contemporary life. While slavery in the traditional sense has been based on the ownership of one individual over another, modern slavery takes this form and many others. Modern slavery includes human trafficking, debt bondage, forced labour, hereditary slavery, child soldiery, servile forced marriage, and forced prostitution. Modern slavery is not limited to any single race, gender or age group. It affects men, women and children in the world.

It is important to ask what effect, slavery had on African societies. This is an old and much debated question in the African history and literature. A number of authors, dating back to at least the

writings of Basil Davidson¹⁷ and Walter Rodney¹⁸, argue that the slave trades had a significant undesirable impact on the political, social and economic development of Africa, but the long-term effects are the modern forms of slavery.

Modern slavery is a distressing and complex problem. It breaks the lives of the defenceless and voiceless people, it represents a serious abuse of human rights and basic dignity. Today many people assume slavery is a problem of the past. Although they are wrong. Slavery is the problem of the present times. Victims of modern slavery in the United States face five pathways to poverty. Many come from broken families, leaving them not protected from attachments to those who wish them harm. Some have been unable to find work, leaving them more vulnerable to exploitation. Others are serious addicts, some struggle with debt and many have never experienced decent education.

3. A Paradigm of Modern Slavery

The pieces of African literature which describe the different forms of slavery are countless, and all of which merits appreciation and attention. The short story of *The Thing around Your Neck* gives a good example of the different forms of modern slavery. The writer writes what he or she lives in his or her society. That is why, literature is the mirror of society. Chimamanda Ngozi Adichie¹⁹ in her short story, “*The Thing around Your Neck*” mirrors the different forms of modern slavery.

¹⁷ **Basil Risbridger Davidson** (9 November 1914 – 9 July 2010) was a British historian, writer and [Africanist](#), particularly knowledgeable on the subject of [Portuguese Africa](#) prior to the 1974 [Carnation Revolution](#). He was a radical journalist in the great anti-imperial tradition, and became a distinguished historian of pre-colonial [Africa](#). An energetic and charismatic figure, he was dropped behind enemy lines during the second world war and joined that legendary band of British soldiers who fought with the partisans in Yugoslavia and in Italy. Years later, he was the first reporter to travel with the guerrillas fighting the Portuguese in Angola and Guinea-Bissau, and brought their struggle to the world's attention. He wrote several books on the current plight of Africa. Colonialism and the rise of African emancipation movements were central themes of his work.

¹⁸ **Walter Anthony Rodney** (23 March 1942 – 13 June 1980) was a prominent [Guyanese](#) historian, political activist and scholar, who was assassinated in Guyana in 1980. Rodney earned a [PhD](#) in African History in 1966 at the [School of Oriental and African Studies](#) in [London, England](#), at the age of 24. His dissertation, which focused on the [slave trade](#) on the Upper [Guinea Coast](#), was published by the [Oxford University Press](#) in 1970 under the title *A History of the Upper Guinea Coast 1545-1800* and was widely acclaimed for its originality in challenging the conventional wisdom on the topic. In 1969, Rodney returned to the University of Dar es Salaam, where he served as a Professor of History until 1974.^[1] Rodney became a prominent [Pan-Africanist](#), and was important in the [Black Power](#) movement in the [Caribbean](#) and North America. While living in [Dar es Salaam](#) he was influential in developing a new centre of African learning and discussion.

¹⁹ **Chimamanda Ngozi Adichie** was born in Nigeria in 1977. She is the author of two novels, *Half of a Yellow Sun*, which won the 2007 Orange Prize and was a finalist for the National Book Critics Circle Award, and *Purple Hibiscus*, which won the Commonwealth Writers Prize and the Hurston/Wright Legacy Award. Chimamanda's fiction has been published in *Granta* and *The New Yorker*. She was a 2005/2006 Hodder fellow at Princeton University and holds a master's degree in African Studies from Yale University. She is the recipient of a 2008 MacArthur Foundation Fellowship

Adichie's writing fits into the writing of Third Generation of Nigerian authors, a group of writers—many of whom are female—who are writing from a different stance than previous Nigerian writers, and who often write from African feminist viewpoints. The Third Generation era began in the mid 1980s, and consists of writers that have persevered in writing even during the worst of the Nigerian economy and literary scene. These authors are the “children of the postcolony”—born after independence—and have triumphed over adversity. It is from this position that Adichie creates her stories.

The *Thing Around Your Neck* contains stories about the lives of Nigerians at home and in America. The tension between Nigerians and Nigerian-Americans, and the question of what it means to be middle-class in each country, feeds most of these dozen stories. The collection of stories highlights the inconsistencies and strengths of a variety of relationships. Among stories, “Cell One”, in particular is about the appropriation of American ghetto culture by Nigerian university students. The very fine “Jumping Monkey Hill” and the title of story both show Nigerian women confronting white expectations. In “The Arrangers of Marriage”, a young woman arrives in New York with her brand-new husband, who seemed fine on paper but proves not to be quite what he claimed. “The Thing around Your Neck” refers to loneliness, which nearly chokes a young immigrant woman working as a waitress, but she feels its grip loosening; and she remains wary of her new American boyfriend. Each story ends offering a degree of closure, but still leaving multiple possibilities regarding the continuation of the story for the readers to ponder.

In the title story of the collection “The Thing Around Your Neck,” Akunna who moves from Nigeria to the United States into her uncle's house. Her uncle tries to sleep with her, and she immediately leaves the house and takes a bus to a small town in Connecticut. Akunna gets a job at a restaurant where people are constantly asking her if she is Jamaican; when she explains that she is from Africa, they make comments about safaris and famine, and she is frustrated by their ignorance. She meets a young man who has been to Africa and feels that he understands her position, and they begin dating. She receives a letter which tells her about the death of her father. When Akunna decides to go home to her father's funeral, it is left unclear whether she will return to Connecticut and her boyfriend, or she will stay in Nigeria.

4. The Outward Appearance of Mental Slavery

Mental Slavery is by far a vindictive form of slavery. It is more baleful than physical slavery for the reason that the handcuffs are not seen and conveyed to the people of future times. That is why, people will not

bounce the superfluity of social and economic outcome which pestilence people of contemporary times.

Slavery is endorsed form of coercion. It is all the evil of the modern times. The bequest of slavery has propped up the unswerving connection between human being and the inferiority of human being inferior. It sponsored a way of life which prolongs for the sake of encumbering self-confidence and self-assurance and resolving them to a cerebral enslavement.

In the short story which is entitled Thing Around Your Neck ; African people are enslaved mentally by the dream of gaining a visa lottery and going to America. The dream of America as a land of plenty, abundance, wealth, big cars and better houses that Akunna's aunts, cousins and family have, has influenced their mentality so much that on the eve of her departure, they each tell her to send them handbags, perfumes and clothes as she gets to America. Akunna's family has countless expectations about America and thinks that Akunna will get a big car, a house and a gun. Therefore, the country is from their perspective a land of prosperity. They are very convinced that it is a golden opportunity for her to be whoever she wants to be, and to get whatever she wants to get. African people were enslaved mentally by the dream of migrating to America.

5. Conclusion

Modern slavery takes many forms, and is known by many names. Whatever the name of modern slavery, the freedom of the victims is denied, and they are used and controlled and exploited by another person for profit, sex or the thrill of domination. The short story of the Thing Around Your Neck suggests that contemporary slavery exists in developing and developed countries alike, although the form it takes is not solely dependent on a nation's economic status. In developing countries, extreme poverty is a prominent factor that acts to establish slavery. Tradition, religion and customary practices often run parallel and can also establish a route slavery-like practices in both developing and developed countries. Corruption and direct state involvement allows contemporary forms of slavery to exist and endure, with those purporting to act on a humanitarian basis being no exception. These factors have contributed to differing forms of slavery, along with the low costs and high demand. Notwithstanding, the global opposition to old forms of slavery, its modern-day counterparts are destined to endure.

References:

Chimamanda , Ngozi Adichie. *The Thing Around Your Neck*. Lagos : Farafina, 2009.

Johnson, Willoughby and William C. Hamlin. *The Short Story*. New York: American Book Company, 1966.

Ngugi, wa Thiongo. *Decolonizing the Mind: The Politics of Language in African Literature*. Harere: Zimbabwe Publishing House, 1981.

Segal, Renald. *The Black Diaspora: Five Centuries of the Black Experience Outside Africa*. New York: Farrar Straus and Groux Press, 1995.
Selvon, Samuel.

Bales, K. (2004a) *Disposable people: New slavery in the global economy*, Berkeley, CA: University of California Press

Smit, Willem Jacobus. (2009) "Becoming the Third Generation: Negotiating Modern Selves in Nigerian Bildungsromane of the 21st Century." Unpublished Dissertation, December



**Centre universitaire d'Aflou
BP 306 Aflou**